

parti **pris**

vol. 3, n° 9

— avril 1966 —

60 cents

refus global pas mort

un inédit de claude gauvreau
entretiens avec gauvreau et pélo

textes de:

paul chamberland

claude péloquin

jan depocas

denis vanier

et nos chroniques et marginales

aux éditions parti pris

"papa boss", de jacques ferron

gérald godin

où l'on voit de quoi il retourne

Karl Marx a écrit que le premier prolétariat, ce sont les femmes qui le constituent. Aussi n'est-il pas étonnant que le héros de "Papa Boss," le dernier roman de Jacques Ferron, soit une femme, une femme "sortie de chez les soeurs," par surcroît, puisque "Papa Boss" raconte l'histoire de la définitive, finale et complète enculade du monde contemporain par le géant américain.

C'est du moins mon interprétation de cette oeuvre construite comme peu d'oeuvres dans notre littérature, puisqu'elle commence où elle finit et qu'entre temps, entre le rêve, l'aliénation, la quête irréductible d'une réalité concrète, toute une actualité québécoise recoupe toute une actualité américano-vietnamienne pour bien montrer que du Vietnam à chez nous, c'est l'argent, aussi appelé foin par les paysans que nous sommes restés, qui fait la loi. La loi du profit.

Quand on n'a pas d'argent, on n'a plus que la laideur d'une vie de banlieue et que faire de cette laideur, d'autre qu'un rêve, pour continuer à vivre.

Mais voilà, cette fable mi-concrète, mi-rêvée où quelqu'un qui ressemble à un député fédéral vole la femme d'un Québécois pendant que celui-ci meurt sans dire un mot, cette moralité, au sens médiéval du terme, déborde de tendresse. Cette "fable de la femme fourrée" rejoint le thème du "Journal d'un hobo" qui lui aussi montrait un héros qui, non content d'être fourré, ayant les deux sexes, l'était doublement.

Le véritable état du Québec depuis 200 ans apparaît à mon avis dans ce thème de la femme fourrée sous de fausses représentations. Ainsi, le Québec croit-il constituer un couple normalement constitué avec Ottawa, alors qu'il n'est au fond que l'enculé de la farce, le bardache de l'histoire, l'être dont le sexe lui échappe au moment où il croit enfin pouvoir aimer ou être aimé.

Par exemple, dans "Papa Boss," le mâle apparaît sous la forme d'un ange. Tous les déguisements sont bons aux baiseurs professionnels. Aussi, Ennio Flaiano, le scénariste de Federico Fellini, après un séjour au Québec, a pu dire: "Je n'ai jamais vu un peuple ne pas savoir à ce point ce qu'il veut." Le Québec ne sait pas ce qu'il veut parce qu'ici tout est masqué, parce que les Québécois normaux sont dits racistes ou communistes ou pseudo-intellectuels, parce que les valets des colonisateurs se nomment eux-mêmes "les modérés," parce que les capitalistes réussissent à convaincre le peuple que le socialisme ce serait dangereux... sans dire pour qui, et ainsi de suite dans cette infâme comédie coloniale.

"Papa Boss" signifie au second degré, au niveau de l'inconscient. "Papa Boss" montre et démontre sans prévenir, sans dire un mot. "Papa Boss" de Jacques Ferron "précède l'être et lui donne forme," comme l'a écrit à son sujet André Brochu.

gérald godin

directeur des éditions parti pris

parti pris

sommaire

pour un parti des travailleurs québécois <i>éditorial</i>	2
beatniks, vietniks, — québec- niks : gauchisme à gogo ? <i>jan depocas</i>	9
entretien avec claudes gau- vreau <i>jan depocas</i>	14
beauté baroque <i>claudes gauthreau</i>	20
décombres <i>denis vanier</i>	36
entretien avec claudes pélo- quin <i>paul chamberland</i>	38
poèmes, manifestes <i>claudes péloquin</i>	46
<hr/>	
chroniques	
affaire radio-canada <i>micheel guénard</i>	57
viva magill <i>gérald godin</i>	60
la contestation morale <i>yvon hussereau</i>	61
"beat", battus et béats <i>micheel euvarard</i>	65
interprétations de la vie quo- tidienne <i>patrick straram</i>	69
<hr/>	
marginales	73

vol. 3, no 9 avril 1966

revue politique et culturelle
paraît chaque mois
sur 80 pages

•
rédaction et administration :
C.P. 149, station "N"
Montréal 18, Québec

•
éditeur :
la coopérative d'éditions
parti pris

•
comité de rédaction :
paul chamberland
jan depocas
gabriel gagnon
micheel guénard
pierre maheu
gaston miron
patrick straram
jacques trudel

•
abonnements :
milischka ryerson

•
comptabilité :
thérèse major

•
distributeurs :
Montréal : distributions
Laval Ltée, 290 boulevard
Pie IX

Québec : Agence Provinciale
(Québec) inc., 226 est,
Christophe-Colomb

Hull : Librairie Libre, 130,
rue de l'Hôtel-de-Ville

•
La revue n'est pas respon-
sable des manuscrits qui lui
sont adressés.
Reproduction interdite sans
autorisation.

•
le numéro : 60 cents
12 numéros : \$6.00

pour un parti des travailleurs québécois

Les membres du M.L.P. viennent d'adhérer en bloc au P.S.Q. Presque tous les membres du comité de rédaction de la revue et du comité de direction des éditions parti pris sont aussi membres du M.L.P., et sont devenus membres du Parti Socialiste du Québec. Cette démarche ne manquera donc pas de se faire sentir à parti pris. C'est pourquoi nous estimons devoir en expliquer ici les raisons, le sens et les modalités.

Précisons d'abord que cette adhésion en bloc n'est pas une fusion des deux organismes. Le M.L.P. avait été créé, selon les termes mêmes de sa constitution, pour "former des militants en vue de la création d'un parti révolutionnaire". Ce but est toujours valable, et le mouvement, reprenant pour éviter toute ambiguïté le nom de "Cercle Parti Pris", continuera d'exister comme cercle de discussions, de conférences et d'éducation politique exprimant les tendances de certains membres du P.S.Q. Notre action politique se fera dans les structures du P.S.Q.; mais, sans nuire à la solidarité du parti, rien n'empêche les membres d'un parti qui ont en commun certaines idées plus précises de se regrouper pour les élaborer et les répandre par la discussion. La situation est telle que nous pouvons être de bons militants du P.S.Q. sans avoir à nous renier nous-mêmes en aucune façon.

De tous les documents que nous avons publiés, celui qui résume sans doute le mieux nos tendances et notre début de pensée politique, c'est le manifeste de l'automne dernier (parti pris, août-septembre 1965).

L'objectif fondamental que nous y définissons est la création d'un parti révolutionnaire; parti discipliné, parti de classe, structuré selon les règles du centralisme démocratique, doté d'une idéologie précise, parti de militants. Depuis lors, nous avons beaucoup discuté, beaucoup réfléchi en commun. Il nous apparaît finalement que, si ce but tient toujours, il ne faut pas mettre la charrue devant les boeufs, et qu'un tel parti ne peut pas naître tout d'un coup, en une seule étape; il nous semble qu'il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire la création d'une solidarité et d'un parti de classe beaucoup plus larges.

Dans le contexte actuel, où la revendication nationale est utilisée par les vieux partis comme paravent à un immobilisme politique, comme justification de réformes qui consolident l'emprise de la bourgeoisie néo-capitaliste; où malgré un point de départ radical et potentiellement révolutionnaire, elle prend un contenu social purement petit-bourgeois dans le plus important des partis indépendantistes, le RIN; et où elle acquiert un visage et un contenu dangereusement réactionnaires dans l'union avec les créditistes de l'indépendantisme de droite; dans ce contexte, donc, où la revendication nationale est atteinte des plus graves ambiguïtés, il nous semble essentiel d'affirmer ce fait que la nation, ce sont les travailleurs qui en forment l'immense majorité. Et justement les travailleurs font actuellement sentir leur mécontentement; les revendications sociales se font de plus en plus pressantes: depuis des mois, des années même, nous assistons à une vague de grèves qui prend sans cesse plus d'ampleur, à la montée d'un nouveau syndicalisme québécois de plus en plus agressif et dynamique. Mais ce mouvement de revendication est resté socio-économique, il n'a pas encore pris le contenu politique qui le ferait déboucher véritablement. Nous en sommes à un point tournant, celui où la création d'un véritable parti des travailleurs québécois est devenue une possibilité réelle. A travers les luttes (apparemment diverses, mais qui n'en font qu'une) de ces dernières années, les travailleurs québécois ont atteint le point où il leur est possible, où il leur faut rompre politiquement toute attache avec les partis bourgeois. Sur la route qui mène à la révolution québécoise, avant même la création du parti révolutionnaire, il y a une étape qui nous semble maintenant politiquement possible et historiquement nécessaire, c'est la naissance d'un tel parti fondé sur une conscience et une solidarité de classe aussi larges que possible. L'existence d'un parti qui incarne, structure et développe cette conscience de classe (qui recoupe une conscien-

ce nationale) est la condition nécessaire de tous les progrès ultérieurs des travailleurs québécois dans leur lutte contre la bourgeoisie, nationale et étrangère.

Nous avons adhéré au Parti Socialiste du Québec parce qu'il est le seul qui puisse jouer ce rôle de parti des travailleurs québécois. Le M.L.P. lui-même n'était pas un parti politique; et puis l'âge de ses membres, et surtout ses positions radicales (socialistes autant qu'indépendantistes), ne le destinaient pas à devenir ce parti de masse: il tend plutôt à regrouper une avant-garde. Quant au P.S.Q., il était en hibernation, sinon en léthargie, depuis plusieurs mois; et nous tenions avant d'y adhérer, à ce que certaines de ses positions soient clarifiées. C'est pourquoi, avant le récent congrès du P.S.Q., le comité d'orientation du M.L.P. et le bureau politique du P.S.Q. s'étaient rencontrés à plusieurs reprises en négociations pour se mettre d'accord sur les conditions de cette adhésion en bloc. Les résultats de ces négociations furent ensuite présentés comme résolutions au congrès uni, et adoptés. C'est donc en quelque sorte à un "nouveau P.S.Q." que nous avons adhéré, après nous être assurés que les structures et la doctrine du parti nous permettaient de le faire en restant fidèles à nous-mêmes, à notre analyse de la situation et à notre perspective d'action. On peut ramener à quatre les points principaux sur lesquels ont porté ces discussions; nous les citons ici en ordre d'importance croissante :

— D'abord, il a été clairement établi que le P.S.Q. entendait sortir de sa période d' "hibernation", et passer à l'action, créer des sections, faire un recrutement et une propagande intenses; la décision, prise au congrès, de participer aux prochaines élections provinciales est une preuve de cette détermination.

— D'un autre côté, nous n'étions pas intéressés à faire partie d'un parti de type purement traditionnel, dont l'action et la stratégie se résument en un pur électoralisme; il a été entendu que le P.S.Q. n'entendait pas s'y limiter, et qu'il participera directement et quotidiennement à la lutte des travailleurs.

— Près de trois années de publication de la revue, deux manifestes politiques, des manifestations, appuis aux grèves, tracts, etc., ont déjà manifesté notre orientation politique. Le M.L.P. n'est pas un mouvement

monolithique, et il est loin d'avoir élaboré une idéologie complète et cohérente, mais son orientation fondamentale et son parti pris sont clairs. Il est clair aussi d'une part que cela ne saurait changer du jour au lendemain, et de l'autre que plusieurs membres du P.S.Q. ne partagent pas, sur plusieurs questions, notre façon de voir. Pour que l'union soit possible, il fallait donc que ces tendances diverses des membres du parti puissent s'exprimer librement, dans une discussion franche et ouverte. On a déjà vu, dans plusieurs partis (la scission du P.S.Q. d'avec le N.P.D. le montre assez bien) les conséquences désastreuses du rigorisme. C'est pourquoi il a été clairement convenu que les membres du P.S.Q., dans les limites normales du centralisme démocratique et de la solidarité de parti, jouissaient du droit démocratique de se grouper, de se réunir, et d'exprimer leurs opinions; somme toute, l'existence de tendances est un fait admis au P.S.Q.

— Enfin, la "question nationale" était peut-être le point où ces négociations risquaient d'achopper. Au moment de la fondation de la revue, la plupart de ses membres faisaient déjà partie du P.S.Q. Quelques mois après, en mars 1964, nous nous en retirions, avec plusieurs membres de l'exécutif d'alors, à cause de ce problème. C'est qu'un texte venait d'être adopté sur cette question. On y établissait en principe que le Québec forme une nation, qu'elle jouit du droit à l'autodétermination, et que la libération nationale s'impose. Mais de ces principes on concluait, assez bizarrement à notre avis, que la solution résidait dans un nouveau pacte confédéral entérinant les "Etats Associés". Ce texte, qui nous semblait toujours inacceptable, a été amendé au congrès; ses deux derniers paragraphes se lisent maintenant comme suit :

"Dans l'éventualité d'un accord entre les deux nations, une nouvelle constitution confédérale devra donc être adoptée de manière à définir de façon précise et limitative les pouvoirs fédéraux et à établir les organes nécessaires à l'exercice de ces pouvoirs".

"Advenant le cas où un accord entre les deux nations ne pourrait être conclu selon les principes énoncés ci-dessus, le Québec devra proclamer son indépendance."

Ce nouveau texte, tel qu'amendé, laisse la porte ouverte à deux éventualités : une fois posé le principe essentiel et radical de l'autodétermination, il indique qu'il faudra au moins une nouvelle constitution, qui définirait de façon limitative les pouvoirs fédéraux, et au plus la sécession pure et simple, l'indépendance proclamée unilatéralement. Ces deux possibilités sont l'une et l'autre parties de la doctrine officielle du parti, qui s'abstient de peser officiellement l'une comme plus probable que l'autre. Et c'est là un des points où les diverses tendances auront à s'exprimer.

Jusqu'ici, les indépendantistes étaient pour ainsi dire tolérés au P.S.Q. Ce nouveau texte pose leur opinion comme une des hypothèses du parti. En effet, rien n'empêche d'interpréter ce texte comme une déclaration de principe, tout en croyant que la solution du "nouvel accord" est politiquement et pratiquement irréalisable; c'est ce que nous faisons pour notre part. Nous croyons que — en principe — si le Canada anglais était prêt à s'unir à un Québec libre, à conclure avec lui certains accords, nous pourrions y gagner; mais nous sommes aussi tout à fait persuadés qu'il ne sert à rien de rêver que les colonisateurs consentiront de bon gré à un accord qui consacrerait la fin de leur domination; les exploiters ne renoncent jamais par pure gentillesse à leurs privilèges : il faut les y forcer. C'est pourquoi, malgré les principes de solidarité humaine et internationale, et quoique nous rêvions nous aussi d'un monde où les bouledogues fraterniseraient avec les moutons, c'est pourquoi nous croyons que concrètement, la situation politique est telle que le Québec devra nécessairement en venir à l'indépendance, et que c'est là la seule forme possible de la libération nationale. La position du P.S.Q. permet la libre expression de tendances diverses à l'intérieur d'une théorie socialiste de la libération nationale par l'autodétermination. Elle est d'autre part assez large pour permettre le recrutement d'un nombre aussi grand que possible de travailleurs au seul parti qui soit vraiment un parti de la classe travailleuse et vraiment un parti québécois.

Voilà les conditions qui ont permis notre adhésion au P.S.Q. Après le succès de notre démarche, des négociations et du congrès, nous nous engageons dès maintenant à la construction du parti des travailleurs. Après coup, il apparaît clairement que souvent des problèmes émotifs

nous divisaient autant que ces problèmes pour lesquels nous avons trouvé des compromis. Questions de milieux, d'âge, de génération. Parti pris avait d'abord donné l'image d'une nouvelle génération atterrissant sur l'échiquier de la gauche, et dérangeant les pièces. Et nous avons parfois tendance à rejeter "les vieux" sans bien y regarder. Les oppositions qui en découlaient étaient un peu superficielles. Des camarades du P.S.Q. pourraient être nos pères, c'est vrai; mais ils ont mené une vie de lutte, et non de démission; ils ne font pas plus partie de la génération démissionnaire des ralliés au régime que nous ne faisons partie de la génération Pepsi. Nous avons à apprendre les uns des autres, et rien de sérieux ne nous empêche de travailler ensemble. Non pas que nous soyons d'accord sur tout : l'existence de tendances au sein du parti manifeste le contraire. Mais nos désaccords mêmes, dans le creuset de l'action, pourront bien être la source d'un enrichissement réciproque.

En tout cas, les idées de gens qui ont en commun une même exigence et une même action ne peuvent que s'approfondir dans la discussion. Quant à la revue, nous entendons qu'elle participe à ce dialogue qui s'instaure dans la gauche québécoise. Nous ouvrirons nos pages, comme nous l'avons fait pour le M.L.P., à des chroniques du P.S.Q., nous sommes prêts à collaborer à la publication de textes de base, etc. parti pris demeure toujours un organisme indépendant, et nos positions marxistes et indépendantistes demeurent inchangées; c'est dire que nous représentons d'une certaine façon l'aile radicale, l'aile gauche du parti; nous nous voulons solidaires à la fois de cette tendance, du parti, et de l'ensemble des travailleurs exploités du Québec. C'est cette triple fidélité, qui au fond n'en fait qu'une, qui orientera notre effort dans les mois qui vont suivre.

parti pris / p.m.

beatniks, vietniks, – québecniks : gauchisme à gogo ?

Jan depocas

“je ne vois que des bombes
je ne veux pas empêcher
l'Asie d'être l'Asie”

Allen Ginsberg,
La mort de l'oreille de Van Gogh.

Avant même que la première Bombe ait eu lieu. André Breton écrivait en 1944 dans *Arcane 17* :

“L'église catholique, fidèle à ses méthodes d'obscurcissement, use ici de sa toute-puissante influence pour prévenir la diffusion de ce qui n'est pas littérature édifiante (le théâtre classique est pratiquement réduit à *Esther* et à *Polyeucte* qui s'offrent en hautes piles dans les librairies de Québec, le dix-huitième siècle semble ne pas avoir eu lieu, Hugo est introuvable).”

Le dix-huitième siècle semblait ne pas avoir eu lieu.

Ça, c'était avant juin 1960 : mais est-ce que plus ça change, plus c'est la même chose? Loin de là : le Québec est en révolution : révolution qui n'en est pas moins révolutionnaire pour être démocratique-bourgeoise à retardement dans une drôle de colonie : embourgeoisée — embourgeoisée à crédit jusque dans son sous-prolétariat; ni moins nationale, la révolution québécoise, pour avoir à être internationaliste — à l'ombre de *la* bombe américano-... chinoise.

Bombe, bière sur bière, drogue, sexe, moto, jazz, Zen — *joual* noir : s'agit-il de faire la bombe pour faire la bombe? la nique pour la nique, béate? s'agit-il de "changer le monde, changer la vie" comme Rimbaud?

Evasion idéaliste? — pas si idéaliste que ça? Compensation, surcompensation irréaliste-capitaliste pour individu isolé, surisolé en marge du stade suprême du capitaliste?

Rimbaud à moto?

Arthur !

On t'appella pas Jean !

(en français dans le texte de Jack Kerouac)

Né en 1854 blasphémant à Charleville

et déjà :

Rimbaud rendait Rimbaud perplexe

et puis :

— *Des villes sont bombardées alors
qu'il dévisage qu'il mastique*

et puis :

Le Voyant est né,

le voyeur désaxé fait son

premier Manifeste,

donne des couleurs aux voyelles

et couve les consonnes

subit l'influence

des vieilles tapettes françaises

(Et la Commune, Jack ? les "rouges froissements"

de la Commune de Paris ?)

et puis :

Verlaine le convoque à Paris

avec moins d'aplomb

que lui n'a exilé des filles

en Abyssinie —

et :

Rimbaud écrit Une saison en enfer,

sa mère tremble —

Verlaine remplit Rimbaud

d'argent et de balles —

*Rimbaud va au commissariat
et déclare son innocence
Comme la pâle innocence
de son divin Jésus féminin
et alors :
— Illuminations ! Stuttgart !
et aussi :*

*mort du soleil à la Canaletto
et de vieux palais vénitiens*

(Pas un mot hélas dans Kerouac de la tournée de cirque au Danemark : par un *christ* de mot du parc Dyrhaven — vous savez : le “parc Belmont park” à Kierkegaard où “à l’instant même où je me choisis hors du monde, je me choisis rentrant dans le monde”)

mais :

à quoi ressemblait-il maintenant, ce Rimbaud dernière manière? —

sinon à :

Harrar, le comptoir magique —

et puis :

*Finalemment il commence
à négocier des fusils illégaux*

hélas :

*voyageant en caravane, fou,
avec une ceinture d’or
autour de la taille —*

et puis :

Harrar ! Harrar !

Et alors ?

*Alors poètes, reposez-vous un peu
ou fermez-la :*

*jamais rien n’est advenu
de rien. (1)*

21 février 1966. Le ‘lieutenant-gouverneur’ de la “province” (“vice-roi” dira le *Montréal-Matin* du 22), M. Paul Comtois n’avait pu échapper aux flammes qui ont détruit, avec une extrême rapidité, la

nuit dernière, la luxueuse résidence de Bois-de-Coulonge en banlieue de Québec :

“M. Comtois meurt
dans les flammes”

clament les grosses lettres noires de *La Presse*. Et, au petit matin du 22, le *Montréal-Matin* va larmoyer en première page :

“Paul Comtois est mort en tentant de sauver les saintes espèces”.

“Y a fini par flamber, l’chris’ !”

de persifler mon *beatnik* avec un humour plutôt noirâtre.

Gauchisme à gogo ?

Mais cet humour noir, qu’est-ce qu’il veut dire, sinon : le vice-roi — le vice-vice-roi est mort, vive le Québec souverainement québécois ?

Ça n’est pas un blouson noir, un *bum* à “veste de cuir” aux reflets de pétarades de motocyclette — pas même un *dharma bum* à la Jack Kerouac : plutôt dandy — tiré à quatre épingles même, le “clochard céleste” (mais non pas “tapette”).

“Y a fini par flamber, l’chris’ !” : gauchisme à gogo ?

Mais le premier ministre du “Canada”, M. Pearson, est-ce qu’il ne va pas, lui, oublier son haut-de-forme à Ottawa pour venir assister aux funérailles d’“Etat” du “lieutenant-gouverneur” de la “province” ? (2)

“*More beatnik than brute*” avait écrit le *Montreal Star*, non pas de M. Pearson, bien sûr, mais des manifestants d’un certain “Samedi de la matraque” (3). Plus détraqué que matraqué, notre *beatnik* ?

Il revient de New York, mon *beatnik*, avec *Gasoline* du poète de *Bombe* (calligramme en forme de champignon atomique), Gregory Corso; et avec aussi une vague *Voie du Zen* d’après les notes posthumes de l’auteur du *Zen dans l’art chevaleresque du tir à l’arc* (Eugen Herrigel : ça n’est pas tout ce qu’il y a de plus à gauche comme zéniste : son Kant post-hégélien de droite n’a rien de tellement plus... marxiste-léniniste que le Kant pré-existentialiste de Heidegger.

Zénisme — zénisme ? nazisme germano-nippo... bavarois sans hitlérisme ni nationalisme ni... socialisme : nazisme Zen, quoi, où tout se passe comme si rien ne se passait : *vanitas vanitatum, et omnia vanitas*, disons : nirvanité des nirvanités, tout est nirvanité.

Ça "manque de thé" comme on dit en japonais : "athéisme" peu humaniste, trop peu humaniste, qui fait flèche de tout bois pour se tirer de son écharde dans la chair); oui, mais mon *beatnik*, lui, il revient de New York avec *aussi* la *new left review*.

Quant au *Refus global* surréaliste québécois de 1948, c'est dans la *Revue socialiste pour l'indépendance absolue du Québec et la libération prolétarienne-nationale des Canadiens français* qu'il l'a lu...

Il y a le *beatnik* plus ou moins ingénu (ingénu, nous dit le petit Larousse : du latin *ingenuus*, né libre) qui tourne en rond au coin de la rue à *joual* sur sa moto; il y a le *beatnik* plus ou moins de génie qui enfourche Pégase (quand même né du sang de la Méduse, le dit cheval ailé) qui enfourche Pégase — quand ça n'est pas *Pégasoline made in USA* qui lui monte à la tête : "*it comes, I tell you, immense with gasoline rags and bits of wire and old bent nails, a dark arriviste, from a dark river within*", avoue Gregory Corso dans *How poetry comes to me* : traduction libre — je traduis très, très librement... avec des mots tirés du *Qu'est-ce que la littérature?* de Sartre : "L'écriture automatique est avant tout destruction de la subjectivité : lorsque nous nous y essayons, nous sommes traversés spasmodiquement par des caillots qui nous déchirent, dont nous ignorons la provenance, que nous ne connaissons pas avant qu'ils aient pris leur place dans le monde des objets et qu'il faut percevoir alors avec des yeux étrangers."

Gauchisme à gogo? non: S'il s'agit tellement moins d'épater le bourgeois que de *crier* la simple raison dialectique qui s'ignore.

(Ça n'est pas à New York, ni même quelque part au nord de New York, au nord-est d'Ottawa et... à l'extrême occident de la Chine, ni même à Venice West, USA, mais à... Venise, je l'avoue, à Venise où je revenais de Grèce et de Stamboul, c'est à Venise, carrefour désaffecté de l'Orient et de l'Occident, que je ne pouvais que *savoir*, surtout à parcourir un certain petit *Il Canada* d'un dénommé Wasserman, que moi, Québécois, j'étais *de* là-bas : *de* la dernière colonie blanche de l'Extrême-Occident.

A parcourir Wasserman, mais aussi en feuilletant, place Saint-Marc, sous l'arcade gothique du blanc palais des Doges, où s'agitait ce soir-là une petite foire du livre bigarrée — en feuilletant, pour la

première fois, de Marx, l'... *Introduzione alla critica dell'economica politica*...

"Venise la rouge" ...)

Moi aussi je suis un individu privé : qu'on soit plus *Canayen* que moi, je le veux bien (tout le monde ne peut pas être "né à 500 pieds du lac Saint-Jean" comme le frère Untel) : mais le parti pris humaniste, je l'ai non moins québécois que j'ai humain (humain, trop humain plutôt que trop peu), le parti pris québécois.

Moi aussi je suis libre — "condamné à être libre" : l'être humain est un être social mais libre — libre mais social.

Je ne suis qu'un "intelligentsiste" privé — privé de tout confort thomiste (fût-ce néo — à humanisme intégral — avec deux *a* comme dans Saint Graal...) privé de tout confort thomiste ou... marxiste-fanoniste.

Un peu d'internationalisme éloigne de la nation, beaucoup y ramène; mais :

Je ne sais pas au juste

écrit Corso,

*Je ne sais pas au juste combien la Bombe-Mort est horrible
je peux seulement l'imaginer*

(Tu n'as rien vu à Hiroshima, camarade marxiste-nihiliste... québécois ?)

La bombe de 1945, ça n'est déjà plus que *l'amorce* de la bombe à hydrogène — n'en déplaie à ton pékinois de papier-bible! Japonai-series ? hiroshimères ? Le petit Larousse te le dira : "Ses effets sont *un millier de fois* plus grands que ceux de la bombe atomique de 1945." — c'est moi qui souligne —)

jan depocas

(1) V. *La poésie de la beat generation*, textes traduits de l'américain et présentés par Jean-Jacques Lebel, préface d'Alain Jouffroy, Denoël.

(2) V. *La Presse*, 24 fév. 1966, p. 1.

(3) V. *The Montreal Star*, 19 sept. 1964.

de l'amour fou à vénus-3 :

entretien avec claude gouvreau

jan depocas

(A la *Swiss Hut*.)

Nous y accueillent ce soir les ombres du coucou et de la grosse *gnadige Frau* suisse-allemande qui savait si bien à l'occasion jouer les maternels *bouncers*, naguère — j'allais dire : jadis : c'était sous Duplessis.)

j. d. : Le Refus global de 1948, ça n'était pas les prolégomènes à un *quatrième* manifeste surréaliste ou non : alors, c'était quoi pour toi, sous Duplessis, le "refus global" ?

c. g. : *Le Refus global, c'était la révolution individuelle de quelques-uns dans un état obscurantiste. La fécondité de cette révolution individuelle par ceci que tout ce qui a suivi de vivant, qu'il soit conscient ou non, qu'il soit admis ou non, découle des prises de position "automatistes", est maintenant avérée.*

j. d. : Muriel — nom d'ange... mais femelle : la translucide claire-obscur Estelle de *Huis clos*, c'est au Gesù (jésuitement assez peu janséniste), dans les coulisses du *Huis clos* de Sartre, en 1945, que tu l'as rencontrée, Muriel Guilbault...

c. g. : *Huis clos, c'est pour moi le souvenir de Muriel Guilbault. Muriel était une carboniture à malzoulune mifixiée par les planches du prenable flexible !*

J'aime Sartre. Sur le plan esthétique, il est plutôt conservateur; mais il a une pensée de fer.

Huis-clos est un chef-d'oeuvre. C'est une pièce que je peux relire avec grand plaisir.

j. d. : *L'amour fou, Muriel ?*

c. g. : *Je mourrai. Je peux être fou. Je peux être crétinisé. Aucun degré de diminution ne peut enlever un atome de vérité au fait suivant : j'ai connu l'amour fou.*

Il y a deux possibilités amoureuses : l'amour fou exclusif ou la polygamie libertaire. Ayant connu jusqu'à un point de volcan la première possibilité, je m'efforce à présent de connaître la seconde.

Muriel Guilbault est la perfection incarnée que j'ai eu le bonheur sublime de connaître.

j. d. : *La vieille avant-garde meurt (Borduas enterré sans cérémonie dans un petit cimetière de banlieue à Paris; Muriel, incinérée au Mount Royal Cemetery — à Ville Marie) mais ne se rend pas, Claude? . . .*

c. g. : *Le groupe automatiste n'existe plus. Mais la révolution individuelle est toujours possible. Moi, j'ai toujours poursuivi la révolution surrationnelle sans m'arrêter, en allant toujours de l'avant. Le "surrationnel" (1) est impensable dans l'académisme, dans l'arrêt, dans l'exploitation.*

Nous avons nos morts illustres . . . mais Chénier n'est-il pas mort aussi ?

Je crois qu'il suffit de lire mes oeuvres vivantes récentes.

j. d. : *Le Refus global de 1948, disait, Claude, tu le sais :*

"Rejetons de modestes familles canadiennes-françaises, ouvrières ou petites-bourgeoises, de l'arrivée au pays à nos jours restées françaises et catholiques par résistance au vainqueur, par attachement arbitraire au passé, par plaisir et orgueil sentimental et autres nécessités.

Colonie précipitée dès 1760 dans les murs lisses de la peur, refuge habituel des vaincus; là, une première fois abandonnée. L'élite reprend la mer ou se vend au plus fort. Elle ne manquera plus de le faire chaque fois qu'une occasion sera belle."

Alors quoi ? Québec souverainement québécois ?

c. g. : *Je suis absolument antianarchiste et pro-républicain. Ceci veut dire que je suis partisan d'une république selon les moyens possibles. J'aimerais être témoin de la république au Canada : il me ferait plaisir de voir l'affrontement des deux cultures en dehors d'un appui impérialiste partial. Cependant, advenant que les Anglo-Saxons du Canada soient trop sentimentaux pour accepter une république, la république du Québec serait la seule solution pour nous. Je ne parviens pas à oublier les minorités françaises non-québécoises du Canada : mais la république est toujours la bienvenue. Je ne serais jamais un adversaire de la République du Québec.*

j. d. : Tu n'es jamais descendu dans la rue pour tirer au hasard, "revolvers aux poings etc. . . ?"

c. g. : *Je n'ai jamais promis à qui que ce soit de descendre dans la rue "revolvers aux poings" . . . mais je suppose que, si je l'avais promis, je serais libre de ne pas le faire par la conscience de l'importance de la vie humaine. Socialement, je suis plus libertaire qu'autre chose et le libertaire a un grand respect de la vie d'autrui. Il reste que la passion est justifiée par son intensité et que le marquis de Sade comme le nécrophile Bertrand n'ont plus à être défendus.*

j. d. : "Libertaire" : "ultra-libéral" ?

c. g. : *Plutôt "ultra-libéral" qu'"ultra-conservateur". "Libéral" veut dire "généreux" : c'est un terme qu'il est difficile de récuser a priori. Cependant, le "libéralisme économique" étant capitaliste est totalement étranger à la pensée "libertaire". Le socialisme libertaire sera accompli lorsque tout capitalisme sera aboli : les travailleurs seront possesseurs des moyens de production et l'individu se gouvernera par la maturité spontanée épanouie.*

j. d. : L'écriture automatique, est-ce qu'elle a encore un avenir à l'heure de pointe de l'automation, de l'automatisation, des cerveaux électroniques ?

c. g. : *A supposer que la révolution économique la plus parfaite fût réalisée les problèmes moraux et intimes de l'homme ne seraient pas résolus. En plus de la volupté intense de s'exprimer sans aucune censure, l'écriture automatique permet subsidiairement de connaître la pensée majoritaire de l'homme qui est la pensée inconsciente.*

j. d. : Et quant à l'automatisme plastique ?

c. g. : *L'expression automatiste en plastique n'est plus qu'isolée. Les peintres, tout en continuant de poursuivre le chemin entrepris, ont (paradoxalement) renié théoriquement l'automatisme ...*

Pourtant, dans la mesure où il s'exprime, l'automatisme plastique est libérateur au même titre que l'automatisme en poésie; il représente la même précieuse révélation de la pensée fondamentale de l'homme.

j. d. : ... "réalisme-socialiste" ...

c. g. : *Le "réalisme socialiste", c'est l'imbécilité absolue. On prouve ainsi que des transformations économiques importantes peuvent se matérialiser sans impliquer la sensibilité. Le "réalisme socialiste", c'est le pompiérisme esthétique du temps de Napoléon III. Il n'y aura pas de révolution authentique sans que la sensibilité soit impliquée.*

j. d. : Plutôt un surréalisme-socialiste ?

c. g. : *Les surréalistes étant au moins trotskistes, sont socialistes. Si je me rappelle bien, Breton a été marxiste. Il est plutôt libertaire maintenant ... mais quoi qu'il en soit, sa pensée se situe constamment dans une zone du socialisme. Un "surréalisme socialiste" en serait un qui tiendrait compte de cette part fabuleusement importante de la personne qui est la pensée inconsciente. On pourrait spéculer en termes de désir plutôt qu'en termes d'intention bornée.*

j. d. : ... André Breton.

c. g. : *C'est un grand prosateur... moins grand poète qu'Artaud ou Tzara. Je lis toujours Breton avec grand délice. Dans ses moments de grande acuité, n'a-t-il pas prévu tout ce qui s'est déroulé jusqu'à nous ? Il est facile de se voir prétentieusement comme le nombril du monde, comme le point de départ de toute vérité... mais ne faut-il pas rendre justice au grand d'entre les grands ? Borduas écrivait jadis : "Breton seul demeure incorruptible."*

Borduas s'est séparé de Breton par la suite. Mais ce jugement de Borduas n'était pas gratuit.

j. d. : *Jack Kerouac et les autres, ça te dis beaucoup ?*

c. g. : *J'en ai à peine lu quelques lignes, de Kerouac... Je connais mieux Ginsberg...*

J'avoue que les poèmes des beatniks m'apparaissent passablement amorphes, disloqués...

j. d. : *Et le lamentable Lamantia, acclamé très jeune par André Breton comme "le seul poète surréaliste américain" ?*

c. g. : *Connais pas.*

j. d. : *... drogue ?*

c. g. : *Moi, je n'ai jamais pris de drogue, tu sais; seulement, dans l'esprit des Paradis artificiels de Beaudelaire, je pense que de faire quelques tentatives pourrait être sympathique. Cependant, étant donné que le seul bien que nous ayons c'est la vie, il ne faudrait pas l'abréger par... étourderie, si tu veux.*

j. d. : *... jazz ?*

c. g. : *J'écoute ça avec plaisir; mais toujours accidentellement.*

j. d. : *Et la "vie de bohème" ?*

c. g. : *Je ne suis certainement pas contre. Je n'ai aucune objection d'ordre bourgeois contre la façon de vivre bohème.*

Moi, en tout, c'est la liberté qui est le critère d'excellence.

j. d.: ... guerre, guerre de Corée, guerre du Vietnam.

c. g.: Il ne s'agit pas de se demander : qui a raison ? Il faut dire : qui a tort ?

Je crois qu'on peut parler à juste titre d'impérialisme américain. Mais tout étatisme despotique est grossier.

Ma sympathie va aux Asiatiques, mais je ne sais pas si, dans cette horreur à jet continu, quelqu'un a vraiment raison.

La guerre devra cesser.

Nous sommes au moyen-âge, tant que la guerre est pensable.

j. d.: Tu as mis tout de toi-même dans ta Beauté baroque, non ?

c. g.: Quand j'ai écrit Beauté baroque, j'ai voulu écrire l'oeuvre la plus belle qui ait jamais été écrite. Une oeuvre tellement sublime qu'elle en aurait été inattaquable par qui que ce soit.

Evidemment, je n'ai pu atteindre cet objectif trop ambitieux.

En dactylographiant Beauté baroque, je suis devenu amnésique. Plus tard, malade, j'ai eu l'impression d'avoir échoué. Mais c'était une impression morbide.

Beauté baroque est peut-être une régression dans mon oeuvre sur le plan esthétique ... mais c'est une oeuvre dans laquelle j'ai mis tout ce qu'il me restait de forces.

j. d.: "Vénus-3", ça te dit quoi ?

c. g.: Vivent les conquérants ! Les conquêtes de Colomb révolutionnèrent les concepts de son temps. Tous nos concepts actuels seront bouleversés par le progrès de la conquête de l'étendue. Vont de pair l'approfondissement du cosmos extérieur et celui du cosmos intérieur.

La méconnaissance de l'importance capitale de la vie secrète de l'homme serait catastrophique.

(1) "Un acte surrationnel aujourd'hui pourra être parfaitement rationnel demain. L'acte surrationnel tente la possibilité inconnue; la raison en récolte les bénéfices", commentait le Refus global. (j. d.)

beauté baroque

(fragments d'un roman moniste)

claudé gouvreau

La banalité est la loi. L'unique est tabou.

Les hommes justes souhaiteraient qu'il fût possible d'expié d'être unique. Hélas, l'unicité est inexpiable.

Malheur à l'ange diaphane qui s'égarera dans l'auge de boue!

Je l'imagine, toute petite, avec sa chevelure rouquine. Elle était déjà une beauté baroque.

Bien entendu, elle ne pouvait pas plaire.

Elle n'était pas jolie, comme un calendrier est joli.

Ses traits à elle n'avaient rien de vulgaire, donc de plaisant. L'expressive intensité de sa face, sa faim d'ogresse tendre, voilà qui ne pouvait pas rassurer.

Elle avait l'art de radier.

Elle n'était pas semblable aux autres. Hélas, on n'est jamais trop petit pour acquitter la taxe de transcendance.

Les écoles de souffrance n'ont pas affiché de programmes uniformisés.

On apprend à souffrir, comme on peut. Souvent on apprend mal.

Un petiot qui souffre, comment peut-il savoir que sa souffrance est objective ou point? "On me disait que j'étais laide. Sincèrement ou insincèrement, on me faisait sentir que je ne plaisais pas. Devant mes cheveux rouges, les bouches ricaneuses riaient".

Son père ne l'aimait pas. Ou bien, il fit semblant de la haïr.

Elle était pleine d'amour. Elle était encombrée d'amour. Son amour était en elle comme ces chiens énormes qui font éclater le ventre des petites chiennes enceintes: son amour a crevé dans ses flancs, il a pourri, il l'a empoisonnée.

La crainte de ne pas être aimé rend jaloux. En elle, une haine, timide et douloureuse, rancunière et candide, naissait.

Elle pensa : "Tous les autres se ressemblent, je ne ressemble à aucun, ils me répudient tous ! Qu'est-ce qui ne vas pas en moi ?". Dans l'humilité de l'inconscience, elle imagina en elle une vague infirmité ; quelque infirmité qu'elle ne pouvait pas définir. Elle se crispa de douleur, elle se recroquevilla, elle replia ses membres ; ne pouvant se guérir, elle subit sa maladie.

Son mal était de se croire démon, quand elle était déesse.

Son père ne l'aimait pas. Sa mère l'aimait. Un seul amour ne suffit pas à une petite fille : et c'est l'amour absent qui devient capital.

... Petite fille, beauté baroque.

La vie continuait. Comment pouvait-on soupçonner que l'enveloppe, de jour en jour plus fraîche et plus fine, recélait des bouillonnements de volcan ?

... Elle était un mur pour les distraits.

Qu'est-ce donc qui guettait ce Sphinx offert autant qu'interdit ? Quel Oedipe aux bras velus, par le truchement de quel Tirésias méditatif, devrait venir à bout de sa résistance ?

La vie continuait, se prolongeait. En elle, toutes sortes d'incendies carbonisaient le blême.

Elle avait quinze ans.

Elle n'avait pour science que la fraîcheur et la férocité de ses intuitions. Elle était l'acharnement incarné.

A partir de cette heure, elle fut une artiste.

Et peu de jours après, je la vis la première fois.

Elle était là, frémissante, entière, menue, vivante. Elle était là, festin d'ingénuité, festin de subtilité. Elle était là, pour le lynx seulement.

Le tréfonds de ma conscience apprit, et pour toujours, que cet être n'avait ni précédent ni double.

Ce soir-là, je ne la vis pas longtemps. Des instants brefs, les bourdons cruciaux de la vie.

C'est dans l'embrasement d'une porte que son image furtive étreignit la précision.

Elle était maigre, elle vivait trop à l'intérieur de sa superficie, elle était indécise, elle était trop jeune. Incer-

taine de plaire, elle n'osait pas convoquer les regards.

Entremêlée aux courants, aux rapides de nos existences, elle était là, fréquente; elle fut l'amie de nos amis, elle fut la muse de nos frères. Elle fut un flambeau d'or qui faisait basculer l'équilibre lumineux.

Je fus pour elle un spectateur muet. Je fus pour elle un spectateur qui ne se départit pas de l'obscurité qui le drapait.

Elle ne me parla pas: pourquoi m'aurait-elle parlé? Je ne lui parlai pas. Durant dix ans, le silence fut la règle entre nous.

Je fus témoin, pourtant, de sa métamorphose.

J'entends qu'elle se métamorphosa physiquement.

J'entends que la scintillance voilée devint le bouclier de toute impureté.

L'éclat se dénuda.

L'attraction magnétique vient titiller les yeux myopes.

Elle qui ne savait pas plaire, elle qui n'était pas vue, elle fut visible.

Du soir au matin, elle changea et devint un éblouissement.

Quant le miracle souffla sur ses chairs, je la connaissais depuis peu. Seize ans: Voilà ce qu'elle avait, tout au plus.

Ces cheveux abhorrés, conspués, reniés: à présent ils étaient une gerbe de langoureuse phosphorescence!

L'énergie haletante capturait le regard. Les prunelles étaient soif, ardeur, frénésie, gaieté, amour.

Le dedans devenait le dehors.

Les lèvres: charnues dans le nuancé. Le nez: baroque, baroque oh combien! gavroche et spirituel. Le front: pureté de l'île de Pâques. Les joues: lisses comme des tisus d'Orient.

Le phénomène était public. Le phénomène hurlait sa présence.

Eblouissante pour le lynx, elle devenait accessible au chien domestique.

Sa jeunesse explosait.

En elle, l'ingénuité agglomérait mille étonnements.

Déchaînement moral, scintillement physique: l'apogée était sienne.

Ce fut sa période gaie, sa période heureuse.

Heureuse et étonnée de flairer son emprise, une pensée l'occupa à l'improviste: "Ils vont payer, les hommes!" Payer... Payer quoi? Payer leur assassine distraction, payer le re-

tard de leurs hommages, payer l'atroce refoulement de son amour, payer ses chagrins, payer leurs insultes goujates, payer le calvaire de la rouquine. Par intérim, ils allaient tous payer pour son père.

Magnanimité, vengeance... Le choix appartenait aux événements.

L'époque, saison encore de louvoisement et de pharisaïsme, n'était propice vraiment qu'aux cloisons refermées sur de l'humidité. La lumière caressait l'extérieur, rougeoyait les panneaux de santé. Un modeste rayon de cette vierge lumière eût lessivé l'intérieur.

La validité du noir n'avait pas été mise en cause. Elle ne fut pas interrogée assez tôt.

Mais l'apogée s'irisait, façade somptueuse...

Longtemps malade, en proie aux fantaisies des instabilités fantasques, son père mourut.

Elle vint au cercueil.

Elle vint, exaltée et broyée. Elle vint: elle tenait dans ses mains un bouquet. C'était, elle le dira, un bouquet de fiancée.

Le père était mort. L'exorbitante passion, l'amour-tumeur: vers quoi le rejeter? A quel rêve harponner sa masse suffocante?

Sans objet consistant, tributaire d'une image effacée, la tendresse délirante, bête affollée, ne savait plus où aller.

Elle avait dix-huit ans.

Un jour, elle rencontra un homme qui aurait pu être son père. Presque.

Elle vint à lui d'elle-même, le regarda dans les yeux. "Je voudrais être votre maîtresse", dit-elle.

Certes, elle n'était pas la femelle de Tartuffe.

Antipode du dévot qui se caresse dans son grenier, elle ne savait qu'à l'étincellement de midi réaliser son corps.

Il emmêla son corps aux rayonnements de l'astre. Il but la candeur frénétique.

L'homme n'était pas célibataire, Et alors? Il n'avait pas non plus cet héroïsme amer qui affronte la social-bigot...

Alors qu'il s'agissait d'exaucer de Nerval, les visions exigües ne songeaient qu'à ravir Courteline.

Les fleurs fanées ne mordent pas les doigts qui les ont négligées: qu'es-ce qu'on risque?

Des enfants: elle n'avait pas d'enfants, elle. "Madame": personne ne l'appelait ainsi.

Les faux-fuyants n'habitaient pas son âme.

La conception se présentait à elle en plus limpide des phénomènes poétiques. Concevoir, être enceinte: n'était-ce pas inventorier la pierre philosophale?

Elle songeait: "L'enfant sera à moi, à moi seule. Je prendrai soin de lui. Ou mieux: je prendrai soin d'elle, car c'est une fille que je désire".

Du point de vue d'un réalisme bas, par l'odyssée sensible, elle avait tout à perdre: sereinement, délicieusement, elle consentait à compromettre sa carrière d'artiste.

Elle avait tout. Aucune minute n'eût pu être plus grasse.

Elle attendit quatre mois...

Pudique et aguichante, émue, hésitante un peu, mystérieuse et fébrile comme les révélateurs de stupéfactions magiciennes, elle dévoila le secret... Le voile enlevé: quelque statuette aux dimensions anachroniques.

Assurée d'entr'ouvrir des écluses d'allégresse elle attendit: aux lèvres un sourire timide qui ressemblait peut-être à un rougissement...

Gare!

"Je vais avoir un enfant". Ah?

La chaude pelure de bonheur dut être saccagée, à coups de hache.

"Il faut que tu te débarrasses..."
Quoi?

Je ne suis pas un juge, nous ne sommes pas des juges: mais la joie fut assassinée.

"L'enfant, il sera à moi seule: je ne te demande pas d'en prendre la responsabilité". Patience! le raisonnable a une santé de loup.

"Il faut que tu te débarrasses..."
Non!

"Je ne tuerai pas ma fille..." Gare! la faiblesse et la distorsion des images envahissent les femmes enceintes...

“Impossible!” Il était impossible de risquer le désaveu de Bigot.

Vomir : peu de chose en soi. Les vomissements prenaient des régularités de balancement d’horloge.

Les femmes enceintes vomissent.

“Il faut que tu te débarrasses...”

Vomir.

Pression. Vomir.

Vomir. Sabotage de la nature.

Un foetus de quatre mois...

Avorter ça : c’est presque un suicide. Quand même : Bigot le veut, la commodité le veut.

“Je ne tuerai pas ma fille!”

Pourtant... Vomir.

“Plus tard, tu auras un enfant”.
L’homme dit cela — vaguement.

Finalement : le destin de vomir eut le dessus.

Plus tard, plus tard... Le rêve plus tard.

Rompue, elle accepta.

Quelque avorteuse fut exhumée, localisée.

Et l’on retrouve la rouquine dans un lit : les draps blancs fossoyent son malheur.

Son enfant va lui être arraché, comme une dent.

L’homme a eu chaud.

Le problème est réglé. On va pouvoir vivre en paix, à présent.

Oui, oui?

La jeune femme ouvrit les yeux. La jeune fille sans enfant ouvrit les yeux sur le monde.

Elle ne pouvait plus concevoir. Le foetus de quatre mois était mort : il avait ourdi une implacable réminiscence.

Elle était mangée par son secret. Dégustée.

Tous, nous la perdîmes de vue. Moi, le muet, le lointain, comme les autres.

Murée dans sa peine, scissionnaire fatale d’une paix entrevue, la jeune fille saignée s’acculait à un recours néfaste : ressusciter une haine quelque temps endormie.

Désireuse de vivre, elle appartenait à une faim aveugle d’expier. Le dilemme déchirant la déchirait : et comment eût-elle fécondé une sortie?

Expier quoi? Expier l’avarice d’une société qui ne fait pas de part au rêve généreux.

Dans la nuit, une coagulation s'opérait. Pour une texture définitive: l'infériorité de jadis prenait corps avec l'échec actuel.

Les frustrations multiples trouvaient refuge dans une forme exemplairement solide; la nécessité d'amour s'accumulait dans une phrase, une phrase sans remède: "Je veux un enfant".

Dira-t-on qu'elle était mortellement touchée? Elle s'agrippait à l'utopie d'un dénouement à inventer: la naissance d'un enfant était la solution, il n'y avait pas de solution.

Alors, l'énergie de la rousse conservait une remarquable puissance: une combativité farouche demeurait en elle, apte à nier les obligations funestes d'une réalité désespérante.

La violence coutumière imbibait la catastrophe personnelle. L'eau était glacée: elle s'y jette. Une amie la sauva de la mort.

Un jour, sa mère la secourut: aux poignets, les veines ouvertes.

Le sang coulé n'avait pas interrompu le souffle qui meurt. Au creux de ces néants sporadiques, l'élan vital avait courtisé le péril: l'effort de redressement, ivre de chanceler, survivait à l'étouffoir. L'instinct de conservation n'avait pas abdiqué.

La détente, pour elle, devenait pièce de musée.

La femme-affection ne perdit pas de temps à débattre: aucune seconde ne fut consacrée aux rites pusillanimes. Elle ne se posa pas de question. Née pour le risque, née pour la connaissance tactile, née pour les dons spontanés: elle était offerte, par déclenchement automatique.

Sa réapparition fut brève, alors. Je la revis : de loin.

Amaigrie. Oui, elle était amaigrie. Sans comprendre précisément: on soupçonnait un déferlage de gravités. Plus statique, plus réfléchie: son maintien indiquait tout cela. L'exubérance des seize ans n'était plus.

Elle était un liquide coriace: nous étions une matière poreuse qu'elle imprégnait d'autorité.

Le court dévoilement du chef-d'oeuvre fastueux cessa. De nouveau: le noir l'avalait. Vers où partit-elle? Des événements privés réclamaient qu'elle y soit.

Dans le couloir le plus secret de sa bastille mentale, elle savait sans doute qu'elle n'avait rien à perdre.

Démissionner dès lors: cela n'aurait été aucun progrès. Le vertige inexorable du grand remous expiatoire: même s'il l'appelait sans cesse dans le bruissement pâle d'un écho, elle ne détruisait rien de précieux en n'y répondant que plus tard.

A cette minute: le jeune homme à venir se tenait sous le lampadaire de l'actuel. Héritier présomptif du père mort et de l'amant terni, il devenait l'atout du troisième tour.

Les jeux sont faits.

Pour un court moment: elle retrouvait la disponibilité fiévreuse de ses dix-huit ans. Lacérée, balafrée, dans l'apparence à peine guérie, elle se remettait avec ardeur au même jeu cruel.

Le fiancé procédait d'une ambiance à l'aise: j'entends, qui brille comme une ciselure de fer-blanc à la lumière artificielle.

La femme jeune apportait le don baroque d'une expérience multiforme. Déracinée dans la douleur, maintes fois exposée à la froidure, l'offrande totale de son être nécessitait apaisement.

Maladroit et borné dans ses aspirations charnelles, le mari substitua au délire l'atèrmoiement. L'insuffisance, le biaisement signalèrent le désenchantement. La déception sexuelle actionna chez la femme l'avortement d'une joie longtemps entretenue.

En venant au mariage, la femme-attente s'engageait en une voie d'assouvissement. Elle heurta une barrière: "Ici l'on sert au compte-gouttes".

Quand les portes massives se refermèrent sur les désastres de l'impossible: l'amour s'évapora comme un lac bu.

La déception tragique ressuscita le cri grinçant: "Je veux un enfant".

L'amant d'autrefois avait causé en elle, sans presque le savoir, le saccage du plus précieux: il demeurerait, néanmoins, le symbole d'un accord physique. Plus rigoureux d'ailleurs, le mari du présent, impuissant à congédier l'irréparable, figurait en surcroît le désaccord des chairs.

"Je suis enfermée dans un piège". Conclusion: à peu près, hélas, logique.

L'enfant aux cheveux roux avait commencé la vie dans un appartement trop vaste. Par une succession

de curieux phénomènes, les murs rectangulaires de cet appartement raptisaient leur surface, Emprisonnée entre des murs de plus en plus petits, le destin, pour s'ébattre, lui consentait une superficie qui devenait celle d'un cachot. Incapable d'aller nulle part, elle eut bientôt la sensation qu'un sarcophage l'enserrait.

Par quelle issue s'échapper? La maternité avait fui. La tendresse était un champ de bataille où des lambeaux d'intestins s'agglutinaient pauvrement. Le mariage ne serait plus qu'un rappel incessant de madresse confite. Le sexe la boudait.

Les tentatives se succédaient : le bonheur, à chaque engagement, constatait sa défaite.

Tant d'énergies, dans l'ombre moisie, exigeaient de punir éternellement!

Le bonheur s'armait de plusieurs moyens de réalisation: les joies artistiques, les joies amoureuses...

La satisfaction de tout possible oublié du rachat négatif: il en fallait absolument vicier la réussite. L'inconscient rusé manifesta bientôt sa vigilance.

Tôt ou tard : l'expiation aurait le dernier mot.

Le dernier mot faillit se prononcer très tôt...

La vie intime de la jeune femme était gâchée: son salut lui viendrait peut-être de la société des hommes... C'est ici que l'énergie mortelle s'avéra magistrale: les hommes, la merveilleuse jeune femme, tout à coup, ne pouvait plus les voir sans malaise.

On appelle cela des phobies. On appelle cela le trac.

Trac, phobie: ce sont des moyens ingénieux de s'interdire implacablement les possibilités uniques d'être heureuse.

Un métier passionnant eût pu devenir sa justification, l'enfant de son cerveau: elle était équipée parfaitement pour y briller de la plus séduisante lumière. Ses malaises l'incitaient à un isolement de plus en plus accélérateur du prohibitif. Victoire des sentinelles de la mort!

Elle était atrocement prisonnière: prisonnière des attractions négatives qui la tiraient doucement par le pan de sa robe vers le tombeau.

Elle luttait. Elle luttait. Son courage se maintenait prodigieusement admirable. Au terme de ses ressources, toutefois...

Le mari ne pouvait plus rien pour elle.

Des tentatives hésitantes, scientes de leurs limites, plus désœuvrées qu'énergiques, avaient scellé son désespoir. Un appel pessimiste, lancé vers l'amant de jadis, avait apporté le prévisible résultat: nul.

Elle s'apprêtait à éveiller Hadès. "Ouvrez-moi la porte, s'il vous plaît".

A ce moment-là: ma bouche, ignorante de tout, cessa d'être le silence. Je m'approchai d'elle. Je lui parlai.

Dix années s'étaient écoulées.

Elle semblait toujours humer l'air comme une bête de la forêt: avide, attentive au moindre bruissement, vibrante et prompte, l'apparition d'une proie de joie lui semblait due.

Elle n'aurait pas laissé passer, sans diligente participation, le transitoire appel sauvage au plaisir humain.

Comme par désespoir, eût-on dit, elle voulait être entière et bougeante, là où la vie se fait le plus pesante.

La douleur aux yeux bouchés: il n'était plus question d'être juste envers soi-même. Il n'était plus question d'explorer ses vertus.

Elle était là, temporairement en vie; au centre d'une suspension de jugement.

La première fois que je lui parlai: l'accidentel, presque, m'avait jeté vers elle.

J'étais venu au lieu de son triomphe, afin de parler à quelqu'un d'autre. Brusquement, c'est elle, par quelque tergiversation d'événement, que je décidai d'aller trouver.

Tant elle avait vécu en marge des effervescences publiques, j'ignorais même qu'elle était mariée. Quelqu'un pensa que c'était moi, le mari. Bizarre méprise...

Des colis à porter à son domicile. Elle demanda que je l'accompagne.

Dans la rue il ventait. Intense le froid. De temps en temps je touchais son coude, pour la soutenir poliment. Elle était légère, un organisme de plumes, souplesse de biche, finesse d'oiseau-mouche.

Grâce. Grâce.

Chair de flexible émerveillement. Elle était un symbole nullement virtuel: elle maintenait à l'existence, par sa désinvolté allure, l'harmonie déliée.

Unique. Beauté baroque.

Elle était une catégorie à part: la plus fière, la plus douce, la plus étrange.

Instantanément: la divulgation se matérialisa.

L'improviste jubilait.

Cette admiration somptueuse, la spontanéité particulière à toujours mettre à part: c'était de l'amour. Bien sûr, l'aveu était modeste, modeste en son ampleur. Un amour avoué, mais un petit amour sans doute: un premier amour, événement grandiose; mais je connaîtrais d'autres amours, de plus puissants amours. Ainsi mes pensées, en moi-même, s'ouvraient en éventail. Ainsi, le conscient-putsch organisait l'épopée de l'avenir; très incomplètement, encore.

"Que ce serait bon de faire l'amour à cette femme". Le souhait, platonique en sa timidité, se reléguait de lui-même au casier des chimères.

Chez elle. Un ami était là: un nègre. Et le mari était là. Elle me présente le mari, elle me présente son ami. Puis, quelques minutes plus tard: la séparation s'était effectuée.

De nouveau dans la rue: une émotion incernable s'éparpillait en utopies mentales...

C'était une femme chef-d'oeuvre. C'était une femme formidable. Formidable: "qui inspire de la crainte",

comme le dit laconiquement le dictionnaire.

L'heure du chaos signifiant approchait du rebord des lèvres.

Je la reverrais, cette femme...

Je reverrais sa mignonne personne. Je reverrais son corps d'ange. Je reverrais sa perversité d'humeur.

Près de moi, encore, mon idole régnait, parmi les grappes amusées... Alertes, jolies, moqueuses, quelque peu égrillarde-éméchée.

La rousse aux yeux d'étang...

Peut-être quelque vague dépit y trouvait-il son compte... Les hommes trop jeunes cultivent une rancune innocente envers les femmes sublimes qui ne sont pas à eux.

J'avais vingt ans.

Sang de l'esprit, le charme surabondant animait le corps de la trop belle... Ma volonté: je l'appliquais à ne pas voir.

Au sortir de ce troublant contact, mes intérêts contradictoires s'exerçaient à maîtriser mon cerveau... La mauvaise foi du dépit gourmait l'admiration sincère... Des paroles

exotiques me flottaient dans la tête: "Elle est trop maigre... Son nez est trop gros..."

Imbécile!... Les rasins sont trop verts, bien sûr... Beaucoup trop verts.

Je n'étais pas le premier à sustenter son espoir éclopé. Je ne serais pas le dernier. J'étais un parmi d'autres. Avant d'autres, après d'autres.

Un corps neuf: écorce d'une âme ruinée. Elle gardait l'image, en elle, de son état terrible.

Ce sourire: cette gracilité dans l'attente.

Oui, elle était née pour vivre les métamorphoses: nymphe aux séductions changeantes et successives. Avec l'aisance d'un spectre espiègle: soudain elle assumait son rôle de petite fille câline.

La tristesse épaississait ses rêves: et puis, la détente venait assouplir tout dans une ondée cristalline.

Le nez: oh phénomène! le nez, il n'était plus troublant: du moins fâcheusement troublant.

Dix secondes, pas plus.

L'attouchement d'une bouche impeccable: dix secondes.

Elle était la femme que j'avais embrassée. Elle était la bouche que mes lèvres avaient tordue délicieusement.

Les événements? Cascade bariolée.

Nous étions deux enfants de rêve perdus dans une poussière d'ombre. Nous étions deux gnomes des songes engloutis dans l'oubli des dragons.

La vie-boulet: finie! Le désert des tendresses mourait dans l'abandon de nos pas...

Inlassable répétition d'un rite irrationnel. Coutume privilégiée des surlucides béats.

Pauvre rouquine splendide! Dans ton mal secret, tu devrais maintenant supporter d'être tellement aimable!

L'inconscient morbide, serpenteusement perpétuel, se révolta sourdement.

Quoi? Du plaisir? Il faut pourrir tout ça!

Des humeurs insolites ne parvenaient pas à troubler mon ardeur. La sérénité de ma force ne courbait pas devant les obstacles bizarres.

L'ennui: ce n'était pas pour moi quelque fadeur grisâtre. L'ennui: c'était l'action de l'insupportable! L'ennui: c'était l'huile bouillante qui rugissait dans mes veines contractées!

Supporter pour une heure son absence: brûlure! brûlure indicible!

Loin d'elle, mon seul subterfuge pour peupler d'ombres chinoises le vide entre deux absences: lui écrire.

Ecrire? à la femme que l'on aime... était-ce faire des phrases? Était-ce combiner des ponctuations normales, était-ce faire pipi dans le lavabo du grammairien?

Non. Les mots sentis sont les rougeurs qui sortent du Vésuve. L'heure vécue est une architecture de cheminements étonnants.

Elle était une beauté baroque. Elle était un esprit éperdument baroque. Elle reçut cette comète de mots comme un bienfait des espaces.

Un jour, la limpidité des étés se réverbérait sur ma peau, comme d'habitude. Un jour, je reçus une lettre...

C'était une lettre d'elle.

Je reconnus tout de suite sa grosse écriture tendre.

Un goût d'âcreté en moi. Une tiédeur fondante. C'était mon coeur, dilué, qui montait en liquide jusque dans ma bouche.

Je me sentais comme si vingt paires de mains joyeuses battaient mes flancs.

Mes avides capacités de bonheur exultaient.

J'ouvris l'enveloppe... Et un bélier de fer fonça dans mon estomac.

Ma respiration devint une tâche ardue.

En substance, elle me disait ceci: "Je ne peux plus être à toi. Je ne peux plus me sentir déloyale. Sois mon ami, ne sois plus mon amant."

Je la regarde... Je n'oublierai jamais.

Grand lit. Immense lit. Des draps tout blancs. Et dans le lit, sous les draps tout blancs: l'impeccable beauté baroque.

Fragilité qui déverse une force horripifiante... Un petit corps, aux pro-

portions graciles et parfaites dans l'inédit...

Nez. Joues d'Aztèque. Expression obsessionnelle de prospecteur du rare. Frémissement des narines. Intensité qui force à reculer.

Front, qui n'est pas symétrique, qui n'est pas cylindrique, qui n'est pas conique, front qui n'a pas les formes d'une citrouille. Front: nacelle du soyeux énergétique.

Elle est belle...

Elle est toute petite. Elle est douce. Elle est unique. Elle est dans le grand lit. Et la ferveur se dégage de son épuisement fécond...

Petit corps: hélas, petit corps dont nous ne posséderons pas le duplicat.

Hanches délicates qui ne ressemblent pas à des hanches, seins splendides qui n'allaitent jamais, grâce et minceur.

Elle est belle.

Demain: quoi? Après-demain...?

Elle a marché sur du verre cassé: et son pied est blessé. Elle boite.

Ainsi que par fatalité. Son corps transcendant renonce aux séductions superficielles...

La rousse aime les chats, on le sait. Et sa chatte est enceinte... L'ani-

mal aura la maternité: l'interdite maternité. Ce sont des incidents, liliputiens, qui marquent au fer rouge...

Elle dit: "Je suis un témoignage".
Oui.

Oui.

Elle est un témoignage. Un témoignage de l'endurance du fin.

Un témoignage des droits du sensible. Un témoignage, le plus beau et pur, des revendications du surhabituel.

Présage?

Elle ne dort plus. Elle ne mange plus. Elle n'a plus de vêtements.

"Je reste éveillée vingt-quatre heures par jour. On dirait que je ne dois plus gaspiller mon temps; il ne me reste plus beaucoup de temps, sans doute".

Que signifie ce dépouillement graduel, inexorable? Où va-t-elle? Sans vêtements. Sans nourriture. Sans sommeil. Où va-t-elle?

Je n'ose plus penser.

Et puis... au téléphone... un jour... elle me parle.

Sa sérénité est une sérénité d'ange. Sa douceur est parfaite... tellement parfaite que ce serait inquiétant. Mais je sais qu'elle expérimente un remède nouveau; et j'attribue l'étrange au bienfait du remède.

"Dis-moi quelque chose de gentil".

Quelque chose de gentil? ... Quoi de plus gentil que la vérité? ... La vérité: je veux la voir. Comme d'habitude. Comme toujours.

Elle ne veut pas me voir. "Demain, peut-être pourrais-tu me voir".

Oui. C'est fait.

Je ne sais plus si je rampe, si je roule, si je marche ...

Le chef-d'oeuvre est anéanti.

Le Divin est retiré aux sens.

Elle est morte. Fin du grand rêve. Adieu, nez épique! Va-t-on, du moins, pleurer en paix? Non. Les sordidités se déversent. Orage sans fin!

Bureaucratie des nécrophages. Pharisaisme des insensibles que le ménagement des bourgeois préoccupe.

Je meurs de chagrin! Je hurle! Et tout cela: il faut le supporter! Trouver la force de protéger le cadavre contre les bêtes de proie!

Avec la mort. Beaucoup finit. Beaucoup commence.

Incomparable nature! La haine de l'unicité la poursuit au néant! Rayonnement aveuglant! Morte: on la redoute et la combat! Sa bonté hante les vils.

L'artiste est morte.

Le mari, lui aussi, tâche à la pénétration d'une minable goujaterie ... Jadis, il avait menacé la femme:

"Quand tu seras morte, je livrerai ton corps aux universitaires!" Aux scalpels des chirurgiens-élèves. Par vanité, maintenant, il veut accomplir sa promesse. Légalement, il le peut. Mais, nous, nous ne sommes pas des badins; devant nos crocs, la saloperie déserte ...

Mais le tableau est clair. Malgré tout. La pureté est ineffaçable.

Mort verticale. Pendaison.

Le hasard, cette fois, a favorisé le rachat obsédant.

Elle est quitte à présent! Quitte envers ses frayeurs, quitte envers ses remords!

Harmonie. Lac perlé. Lac de plomb.

Que vais-je faire?

Je me tords comme un agonisant halluciné.

Mourir? ... Mourir! ...

"Je suis un témoignage" ... La parole me suit comme un chien adopté.

"Je suis un témoignage" ... Et moi: ne suis-je pas le témoin? ...

Le Divin est impérissable. Et l'Humain me réclame ...

Je me traîne, couleuvre en deuil ...

Pitchounelle . . . Je comprends, moi, entends-tu, je n'ai pas cessé de comprendre . . .

Adieu, blancheur de la neige!

Adieu, ineffable!

Aurélia. Eurydice. Nadja.

L'unique est tabou. La société devra détruire, maintenant, l'unicité que la femme unique m'a apprise. La

société n'est pas au bout de ses contrariétés.

En attendant: je pleure.

claudé gauvreau

NOTE. Ces fragments (disséqués sur le vif: vivisection!) sont extraits d'un roman que Claude Gauvreau a écrit en 1962.

j.d.

socialisme et liberté

Procès à Moscou de André Siniavski et Youli Daniel, condamnés à 7 et 5 ans de travaux forcés dans un camp de travail correctif à régime rigoureux. Ignorant à peu près tout du contenu des oeuvres, et des modalités (connivence réelle ou pas) qui ont amené leur publication en Occident, force nous est de nous fier à certains avis, celui d'Aragon condamnant ce procès, ou de K.S. Karol remarquant que les réquisitoires des deux vieillards qui dénonçaient les accusés faisaient plus de tort à l'URSS que tout ce qu'auraient pu écrire Siniavski et Daniel.

Trois choses à en dire: d'abord, que l'URSS est déjà engagée sur la voie des réformes, et que de tels anachronismes staliniens y sont aussi déplacés que regrettables; et puis que la liberté que nous connaissons au Québec, plus grande officiellement, n'en est pas moins mise en question quotidiennement: emplois perdus, portes fermées, etc. font un procès quotidien à celui qui ne se conforme pas; et

enfin, que le Québec, déjà industrialisé, pourra et devra éviter en passant au socialisme, toute période d'autoritarisme; le socialisme au Québec, ce sera la réalisation de la démocratie formelle, l'instauration de l'autogestion, seule démocratie réelle. Il est essentiel que dès aujourd'hui politiques et artistes révolutionnaires en soient conscients, et respectent absolument la liberté et la compétence les uns des autres.

p. m.

de rome

De Rome on apprend la nomination de Mgr Ottaviani, vieillard gâteux, conservateur et à demi-aveugle, à la présidence de la Commission vaticane sur la pilule: or quand on place pareille fausse-couche responsable de la limitation des naissances, on ne parle plus de couilles, mais de couillon. C'est ce qui fait que l'engin romain s'enraye: peu à peu, il se sera stérilisé. Rome aura avalé sa pilule.

j. g.

décombres

denis vanier

“par où je passe a passé le fer rouge”

Tzara

l'ère atomique

à l'âge des pustules virugilentes

des oasis de faim et de

cris

embrassant la pourriture des oranges et le sang des

rats

mieux valait le temps

où nous tordions la blancheur de nos boyaux

oh

blancs décombres de notre jeunesse

respirant à pleins poumons

la radioactivité des nuages

et la fumée des bas-fonds

les radios cinglant la plainte morbide
d'un homme perdu
des espoirs qui se forment
des yeux qui cherchent et qui se noient dans l'absurde
contorsion des muscles

non
les pianos sont révolus
allez-y de vos mitraillettes
insérez nos os dans
la glace des décembres et de l'au-delà

soleil en mal de chaleur

d.v.

faire le voyage

entretien avec claudé péloquin

paul chamberland

Pendant quelque temps, entre le champignon d'Hiroshima et l'invasion américaine en Corée, une série de détonations fulgurantes enflammèrent le ciel d'une terre sans histoire mais sans bonheur : le météore s'appellerait "Refus global" et son éclat ne perdrait de son intensité que pour mieux corrompre de l'intérieur le corps de l'impeccable Reposoir catholique qu'était le Québec-à-Duplessis. Quelques-uns allaient vivre et mourir de la subversion conçue et pratiquée comme attentat moral et politique contre un ordre établi aussi bien dans les consciences que dans les institutions. Comme en 1963, pour les jeunes militants indépendantistes, la police politique du régime (la harciempie), en 1948, "tapait les téléphones" et filait les peintres et les écrivains réunis autour de Borduas.

Le flic prouve, s'il est besoin de preuves, que la poésie peut être aussi "dangereuse" que la politique, le délire aussi corrosif que l'efficacité, s'ils sont le fait d'hommes violemment et lucidement réfractaires. Et si à Pelletier succède un pantin fédériste, Gauvreau succède à Gauvreau, aussi pur, aussi intransigeant; aussi "présent"... qu'il n'a jamais passé à l'ennemi.

Il est très difficile de reconnaître, si encore on le soupçonne, à quel point le pouvoir destructif de la poésie pratiquée et diffusée comme délire et comme "voyance" (forcément "réprouvée") peut ruiner, à l'usure, son infect vis-à-vis : l'analphabetisant catéchisme des idées reçues. Quelques-uns vivent, tentent de vivre l'impatience imprudente que provoque la prescience et la proximité du merveilleux, du merveilleux que l'on interdit comme on "enferme la folie". Ils savent bien que le merveilleux, ce n'est pas le mystère-profond-des-choses, mais la part, due à l'homme, de savoir et de liberté, dont la divulgation et la diffusion entraîneraient instantanément la disparition d'institutions et de "ma-

nières de vivre" que certains défendent encore contre tous, pour les profits et privilèges qu'ils en tirent.

A Montréal, depuis bientôt deux ans, une équipe de jeunes artistes poursuit sans relâche des expériences qui naissent de la recherche et se cristallisent en spectacles. Ils se sont fait connaître surtout par des "happenings". Or, ce n'était là qu'un commencement, une première explosion qui témoignait encore mal des intentions profondes des membres de l'équipe. Ce fut l'époque, éphémère, de l'Horloge du Nouvel Age. Ce fut l'époque de la provocation, du "défoulement", de l'improvisation pratiquée comme technique percutante de scandale. Tout cela partait d'une assez belle impatience.

Au temps de l'impatience a succédé celui de l'imprudence préméditée, précisément celui du Zirmate, nom dont les étranges et dures syllabes se referment comme un poing sur une tenace volonté de braver l'interdit, de violer l'inconnu. Le "Zirmatien" est celui qui "fait le voyage" sans en calculer les risques. Pour Jean Sauvageau, Serge Lemoyne, Gilles Chartier et Claude Péloquin, qui sont les principaux membres de l'équipe actuelle, la recherche de moyens nouveaux est devenue une raison de vivre. Péloquin dédie son prochain volume à la NASA et, pour tous, le **laboratoire** est le lieu par excellence des révélations à venir. Selon Péloquin, le poète et le savant devront ne plus faire qu'un seul homme. La machine et la technique sont devenues, à leurs yeux, le corps et le mouvement mêmes du rêve et du délire. Recherche de moyens nouveaux ? Attention. Ils se fichent pas mal de produire de beaux objets, poèmes ou sculptures. Produire, pour eux, constitue le dernier moment d'une activité dont le sens premier n'est, ni plus ni moins, que de transformer nos rapports avec la réalité. Ils entendent bouleverser nos coordonnées, nos points de repère, provoquer des métamorphoses, des "mutations" de conscience qui projettent l'homme dans l'ailleurs. Dans l'ailleurs comme renversement de l'ici, comme invasion perturbante de l'insoupçonné au sein du familier. C'est là réanimer très expressément, avec des moyens nouveaux, les intentions du surréalisme.

Ils mettent en commun, au profit d'une folie qui, en d'autres temps, fut celle de Colomb, des moyens d'expression divers. Jean Sauvageau fixe sur bandes magnétiques des vertiges, des mondes sonores qui rendent à l'ici l'ailleurs. Serge Lemoyne capte et retransmet les signaux clignotants de l'inconnu au moyen du mouvement, de la peinture

phosphorescente, de la "lumière noire" et d'objets détournés de leur usage. Gilles Chartier, en utilisant l'huile, les pigments, la pellicule et le polythène, projette sur l'écran les univers grouillants, jamais soupçonnés, de l'infra, de l'en-dedans. Quant à Reynald Connolly et Pierre Cornellier, chacun, selon son style propre, reproduit avec une saisissante précision dans ses gravures les indices, les pistes menant vers l'ailleurs. Tous, et pour parler leur langage, ils "cicatrisent" des zones de la conscience vers quoi les "mutations" nouvelles entraînent l'homme.

Claude Péloquin, qui est aussi le théoricien et l'animateur du groupe, entend découvrir et "émettre", au moyen de l'hallucination verbale, les mondes que ses collègues "zirmatiens" rendent plastiquement ou musicalement accessibles. La rhétorique et le beau langage lui sont aussi étrangers que la diligence pour l'astronaute. Il est à la recherche d'un langage total qui serait la mise au jour éblouissante des "dessous" du langage et de la conscience : un discours qui dirait la pénétration, la révélation de toutes les dimensions du dedans et du dehors, de l'arrière-conscience et de l'arrière-réel.

Péloquin, ainsi ses co-équipiers, tente de vivre la poésie comme état, comme attitude de "voyance". Aussi individualiste que peut paraître, qu'est en un sens cette pratique, elle n'est pas sans ébranler, dans ses fondements, la culture bourgeoise qui s'impose encore à la plupart comme vision allant-de-soi du monde. Elle est — et Péloquin le sait pertinemment — intégralement révolutionnaire. Mais voici que s'élève l'objection facile : tout cela est bien inefficace et ne dérange pas très fort les gens. C'est que l'on est toujours tenté de mesurer la poésie à l'efficacité **spécifique** de la révolution, qui est politique. En fait, ce que j'appellerais les "praticiens" du délire, de la voyance, sont, devraient être les éclaireurs, à demi sacrifiés, qui précèdent le gros de la troupe dans les forêts vierges de l'inconnu, de l'interdit. Car l'interdit est toujours social dans sa réalité sinon dans son langage. Le poète véritable réalise une première fois, dans la révélation de l'image — plastique, sonore ou verbale — les désirs obturés, refoulés par les tabous sociaux et moraux qu'imposent aux groupes humains les guichetiers, les professeurs de l'obscurantisme consacré. Activité marginale, certes, mais pourtant signifiante. Ainsi pourrait-on définir brièvement la poésie. Sa nécessité n'est pas à prouver, elle est évidente : certains se chargent d'en témoigner, à leurs risques et périls.

paul chamberland

P.C.: Te considères-tu comme un poète ? Pour toi qu'est-ce que la poésie ?

C.P.: *Je ne me considère pas comme un poète, mais plutôt comme un technicien du langage. La poésie est plus contemplative. Moi, ce que je fais c'est de la recherche; je recherche du côté des aspects nucléaires, occultes de la réalité. La poésie doit utiliser toutes les techniques contemporaines.*

P.C.: Et le talent ?

C.P.: *C'est très secondaire. Je n'aime pas le talent. Je suis contre le talent. Le plus important c'est d'avoir des couilles.*

P.C.: Les surréalistes aussi étaient contre le talent.

C.P.: *Les surréalistes ? J'ai quitté le côté révolte du surréalisme.*

P.C.: Donnes-tu un sens précis à tes recherches ? Doivent-elles mener quelque part ?

C.P.: *Je sais très bien où je vais. Je considère que de Jéricho à maintenant il y a eu du progrès en rigueur. Progrès vers la recherche de la réceptivité. Ce que je veux, c'est créer une dimension nouvelle, la rendre accessible. L'Ailleurs-ici, c'est-à-dire la seule réalité, la Réalité, l'aspect occulte, interdit de ce qu'on appelle la réalité. Par exemple, la schizophrénie, dans d'autres civilisations, sera normale. Pénétrer l'inconnu...*

P.C.: Ça te paraît essentiel de poursuivre des expériences à plusieurs ? L'Horloge puis le Zirmate, ça compte pour toi ? Et la synthèse des arts ?

C.P.: *Je trouve ça très important. Tout ça a commencé avec les happenings (Nouvel Age, Horloge) pour s'approfondir dans le Zirmate (l'équipe actuelle). Ce qui est indispensable : l'impact de plusieurs disciplines; que des types de plusieurs disciplines travaillent ensemble; c'est devenu indispensable. Le Zirmate possède actuellement la forme spectacle. Il faudrait aussi utiliser d'autres moyens : principalement la recherche en laboratoire. Je verrais bien aussi qu'il y ait des lieux — agences de voyages — où les gens viennent, dans l'esprit du Zirmate poursuivre des recherches. L' "initié" doit poursuivre une chose essentielle : être, resté*

ouvert sur l'inconscient et la technologie moderne. Les uns, dans ces lieux, poursuivraient des recherches, les autres, les initiés, se reposeraient. Nous marquons un pas de plus par rapport au Refus global : nous pouvons avoir les laboratoires, entreprendre un travail plus rigoureux.

P.C.: Te considères-tu comme le représentant d'un groupe ?

C.P.: Oui. Je peux parler au nom du groupe (le Zirmate). Tous les membres de l'équipe peuvent le faire. Nous formons un groupe cohérent.

P.C.: Poésie : expression ou communication ?

C.P.: La poésie a pour but l'émission de dimensions nouvelles. Il s'agit d'émettre.

P.C.: Tu accordes donc plus d'importance à la communication ?

C.P.: Si tu veux. Il s'agit de découvrir et de faire découvrir certaines longueurs d'ondes. Poésie, agence de voyages, partir, faire partir. Le je, les petits problèmes personnels doivent s'effacer. La poésie n'est pas un moyen de régler ses petits problèmes.

P.C.: Estimes-tu être écouté, compris ?

C.P.: Je ne le suis pas présentement. A cause de l'ignorance des gens. A cause surtout de la mauvaise information (les journaux). Les critiques sont limités, dépassés, incapables de comprendre. Comment veux-tu qu'un gars comme Basile qui écrit Journal poétique comprenne ce que nous faisons. Par le Zirmate, nous cherchons à étendre notre écoute.

P.C.: Le livre ?

C.P.: Le livre, il faut quitter le livre. Le livre ne se vend pas, c'est la faute des gouvernements. Je crois que les bandes magnétiques ou autres moyens de ce genre deviennent plus importants. Un jour le poète et le savant feront une seule personne.

P.C.: Péloquin, dans la vie, c'est qui, c'est quoi ?

C.P.: Disons que je suis anarchiste. Je veux démystifier tous les systèmes. Un système doit en remplacer un autre, le socialiste le capitaliste, mais il en faut toujours un nouveau pour remplacer l'ancien. Je veux être un chercheur comme un chimiste. Je veux faire comprendre aux gens l'importance de découvrir des nouvelles dimensions, par tous les moyens possibles. J'aimerais faire beaucoup de conférences, toujours dans l'esprit du Zirmate.

P.C.: L'individu, trouves-tu que c'est important ?

C.P.: L'individu ? Il est fort en autant qu'il est lié à une recherche de la conscience. Je suis contre le romantisme, le sentimentalisme, le rationalisme. Je suis contre la logique.

P.C.: Mais le romantisme n'est-il pas anti-logique ?

C.P.: Il ne l'est pas assez. Le romantique cherche à régler ses petits problèmes. Il faut avoir réglé ça pour être Zirmate. Il faut se désincarner.

P.C.: Ça ne rejoint pas Artaud, ce que tu dis ?

C.P.: Non. Je me sens plutôt près de Michaux.

P.C.: Te considères-tu comme un révolté ? Refuses-tu certaines choses ?

C.P.: Je ne suis pas un révolté. Je suis plutôt du côté du refus. Je refuse tout ce qui n'est pas recherche. La révolte se referme trop sur elle-même, elle est stérile. Le refus implique un amour infini du devenir; il faut aller le plus vite possible.

P.C.: La manière de vivre, ça importe pour un artiste ?

C.P.: La recherche me prend vingt-quatre heures par jour. Elle ne laisse pas la vie intacte. Elle n'est pas nécessairement liée à la bohème. Je suis un bourgeois un peu fou. J'ai de l'argent dans mes poches; j'aime bien manger, et trois fois par jour. J'aime les endroits chics. Je veux faire de l'argent. Et vivre d'un continuel envol ici... même si mon métier ne permet pas toutes ces choses...

P.C.: La folie, le délire doivent-ils l'emporter sur la raison ?

C.P.: *Un être conscient se doit d'être halluciné lucidement, de respirer la magie. Mais il faut que le délire soit dirigé. Je ne suis pas pour le désordre pour lui-même. Bien sûr, il faut prendre des chances, risquer.*

P.C.: Un homme, qu'est-ce que c'est pour toi, un homme vrai ?

C.P.: *Un homme ? C'est un être qui a la force de l'éclat de rire. L'éclat de rire du dedans. Il lui faut la plasticité du sentiment, mais en même temps une certaine rigidité. Un être qui a la force du paradoxe conscient. Un être à la recherche de la conscience. La conscience? L'état contemplatif sur son oeuvre, être l'homme-Dieu. La pure contemplation viendra. Maintenant l'action est absolument nécessaire. Il viendra un point de saturation, après plusieurs mutations, l'homme va quitter son corps. J'ai vu une fois le point de saturation, ça m'a fait peur...*

P.C.: Te considères-tu ou non comme un révolutionnaire ?

C.P.: *Oui. Mais contre tous les révolutionnaires. Je suis pour une continue révolte, une espèce d'anarchie positive. Le danger, c'est de remplacer un système par un autre. Je suis en faveur de l'indépendance du Québec, puis du socialisme. Mais on doit déboucher à la phase de la recherche généralisée.*

P.C.: Que penses-tu de l'engagement en poésie, en art, pour le poète ?

C.P.: *Je n'y crois pas. Une farce. L'engagement c'est au sein de la poésie même que ça existe. Il y a la poésie et la non-poésie. C'est sur le menu.*

P.C.: Violence ou non-violence, tu choisis ?

C.P.: *Plutôt la violence... si nécessaire. Mais je suis plutôt pour les moyens démocratiques.*

P.C.: Trouves-tu qu'il y a des gens, des maux contre qui, contre quoi il faut lutter ?

C.P.: *Des gens à combattre surtout. Il faudrait exiler les retardés.*

P.C.: Que penses-tu de Claude Gauvreau ?

C.P.: *C'est un poète plutôt mystique (vie intérieure). Je ne vais pas dans le même sens que lui. Son langage est automatique. Mais il faut d'abord faire le voyage avec les symboles. Il faut d'abord les délimiter dans sa pensée, les "voir"; ils existent en d'autres dimensions (visuelle par ex.). Je crois à la technologie plus qu'à l'automatisme. La poésie doit être mathématique, déductive. Il doit y avoir beaucoup de précision dans l'enchaînement des symboles. Faire une poésie déductive.*

P.C.: Mais les mathématiques, c'est des nombres; un c'est un. Le langage n'est-il pas plus flou ?

C.P.: *C'est peut-être une poésie à caractère philosophique que j'établis. En tout cas, elle doit être déductive : il faut d'abord faire le voyage, puis ensuite tu le fixes sur papier, c'est ça de la déduction. Déduire de l'Ailleurs pour l'ici afin de conduire le lecteur de l'ici vers l'Ailleurs. Chemin inverse.*

P.C.: Considères-tu le suicide comme une solution ?

C.P.: *Non. Le suicide est une maladie. Seules les petites natures se suicident.*

P.C.: Aimer une femme, même jusqu'à l'amour fou, c'est essentiel pour toi ?

C.P.: *Oui. Mais ça ne doit pas avoir de rapport avec l'oeuvre, la recherche. Je ne crois pas à l'aventure des poètes qui projettent toute leur oeuvre sur une femme. Aragon. En dehors de l'oeuvre, je suis d'accord avec l'amour, que ça "parte", même. J'aime beaucoup plus la femme qu'une femme... C'est surtout leurs oreilles que j'aime... la dentelle... mais je crois que dans la vie d'un homme, surtout si elle doit être courte, il doit y avoir une femme en particulier qui accroche...*

P.C.: Que comptes-tu faire maintenant? Tu parlais d'aller aux U.S.A.?

C.P.: *Voyager d'abord, et travailler des textes pour la T.V., de même que travailler à ce que le ZIRMATE vive tant du côté spectacle que du côté attitude de recherche. Quant aux U.S.A., c'est surtout le grand besoin de me fondre dans la pulsation qu'ils émettent.*

poèmes

claude péloquin

le rien accessible

Pouvoir de construire la seconde avec tout son superflu d'existence
... Faire de l'instant un zombie, là à peine, oblique, immatériel et pour-
tant concret dans sa substance même... Saisir ce qui désincarne le Temps,
ce qu'il a d'ahurissant d'inexistence... Mastiquer le Rien Accessible...
Mourir de passer dessus, libéré linéaire... Perte blanche de Temps sal-
vatrice par miracle supra-normal... Force déifiante de la Perte des
Temps... Gastronomie de formes qui n'en sont plus d'exister excessi-
vement... Acuité acuite au fond de l'air intemporel... Direction uni-
latérale de l'acte posé en rond... Vague de fond de rien, à passer ina-
perçue, malgré sa puissance destructive... Gestes avalés par le gestuant,
parce que ce n'est jamais cela tout à fait, que ce ne doit jamais l'être,
que ce ne sera jamais et pas, que ce n'est rien !...

Le Rien est accessible au-delà de la cellophane, où tout ce qui
n'est pas s'agite... Symphonie dans la foi de l'instrument qu'on n'a pas
encore coulé... Dans la Magique... Liberté à fleur de réel...

la mort dans la vésicule

Golf mal aux pores...

Hémorroïdés 210 Pf Pf

J'ai Les Genoux mis à prix... Stéréo clak
Rosaire se coupa la jambe à la scie...
Africain cadran de l'oasis dentelé...

Pquaftlankment...

Cabalistique diamétrale

Giroscope Abénaquis
Témoin de son tempo

J'ai des mini-motos dans la boîte crânienne
Arbalètes misogynes autour de ma couche cervicale

C'est sur le menu...

Un jaune possible ramille aux pattes d'une hyène
 Sous chaleur d'une lampe torchère affreuse...
 Un papier de toilette neuf sur les yeux à sonnettes...
 Main d'homme sur talon femelle Mur ricaneur...
 Je fis alors se lever l'astre
 Par peur de la betterave à la porte
 Impregnibislitement... Horrorté...
 Ils m'ont toujours attristé les vendeurs de timbres...
 J'ai eu de longs dialogues avec le café ton lobe
 Les pommiers incubateurs et la règle de deux
 Avec l'extase sifflante et ses postes affiliés
 Aime parce que je partir...
 Le film se désouffle... Cailloux génétiques maintenant...
 Montagne cadaver par après avant montagne
 Malformations d'un 24 heures... sues...
 Le Nazaréen ocre suinte comme un ballon-Stradivarius
 Bilocat Lévitat... Griefs contre Lui-lui...
 Baisogrammes cliniques mythifiant les oeils Gondolfo
 Enceints de cymbales écorchées à l'avance...
 Dans le soleil hors soleil Edge soleil
 Je déchiffrerai : une sorte d'internationale électrique là-bas...

operatio

Le scalpel au bout du chirurgien fit son office... Le patient aussi... La cicatrice cicatrisait de plus en plus... Quand le patient guéri se leva, un miracle affreux se produisit... Un beau cataclysme... D'un seul coup la chambre se renversa... Dehors, des plaintes, des milliers d'Africains, les pavés dans le ciel... les autos nuageuses; toute cette perturbation semblait converger vers l'hôpital... Le patient ne découvrit que beaucoup plus tard, en tombant du mur, que sa plaie s'était ouverte... Dehors tout se remit en place dans un fracas indescriptible... Comment pouvait-il admettre que le chirurgien avait aussi incisé l'atmosphère... Que cette dernière avait cicatrisé avec lui... Qu'il avait lui-même tout bouleversé... Que le réel l'avait suivi, les cicatrices ne faisant qu'une... ?

(extraits de "Calorifère")

claude péloquin

manifestes pélo

— La liberté est dans le savoir, dans le connaissance infra-réelle de l'ailleurs et dans la terrible phénoménologie du Comprendre (cumprendre); et ce Comprendre exige l'établissement du processus d'isolement à tous les degrés. Isoler, c'est Voir... C'est trier le réel sous tous ses aspects, le cadastrer, en connaître chaque fibre et chaque pouvoir, puis tout regrouper pour vraiment aller Ailleurs, en-Arrière de ce même réel qui est en fait la seule réalité... Avec l'isolement, il devient bien difficile de rester à la surface des gens et des choses. C'est alors que l'isolement devient amour des hommes et des civilisations... LIBERTE.....

— Dans cette recherche de l'état de CONNAISSANCE que l'homme doit porter constamment et avec densité, et que l'on doit exiger de lui au prix de sa personne un jour, il n'y a pas de prudence à observer comme certains esprits rationalistes seraient portés à le penser face à mes thèses. Je dirai plus loin, dans ce sens-là, que l'homme doit prendre la chance de l'homme le moins longtemps possible... Au lieu de cette

prudence, il n'y a que la reconnaissance d'un Etat Limite existant entre la prudence et la belle imprudence de l'homme qui a la liberté de s'arrêter, donc de mourir, ou encore de perpétuer son soi par d'incommensurables efforts du dedans sa vie durant... la mort pour ce dernier n'existe pas... il EST. Il ira ailleurs...

Je dis que cette prudence doit se diluer jusqu'à un point limite existant. Ce point limite n'existe que dans une fatalité écrite; je ne parle pas ici de celle que des écrits retardés et négatifs comme les livres de Bouddha, la Bible ou les thèses yogistes élaborent. Tout arrive, sans que rien au monde n'altère... Le lieu logique d'un tel message résiderait à mon avis dans les astres; ne sont-ils pas notre lieu de prédilection premier. Que ce soit dans ceux que l'on connaît, dans les autres ou dans la globalité évolutive et immuable de leurs circonvolutions... Tout arrive... soit. Alors, pourquoi ne pas appuyer plutôt sur l'imprudence, dans l'espoir de provoquer des mutations positives dans l'inaltérable jusqu'alors? Sur une re-

cherche poussée à bout et intégrale, tant en nous-mêmes que dans le cosmos... tenter de savoir le mieux, le plus profondément possible et le plus rapidement possible, de quoi les et nos fibres du dedans et du dehors sont faites, et quel est le point limite de la connaissance, de la compréhension et de la pleine possession des moyens de l'homme.

— Pour l'ASSIMILATION des TEMPS et de l'UNIVERS, combien de temps a-t-il?... Cherchant avec accélération, il pourra peut-être y accéder plus rapidement; cette accélération évolutive implique naturellement des pertes...

— Cette connaissance dont j'émetts la possession possible par l'homme généralitique, c'est-à-dire, possédant à la fois son soi-même, son cosmos, de même que la connaissance des autres hommes et de leurs univers, porte des qualités quantitatives déchiffrables, même pour l'homme évoluant dans un ailleurs, libéré et éveillé. Je veux dire que la connaissance n'est pas illimitée dans l'Avenir supposément infini, que le savoir dont l'homme doit rechercher la pleine possession est aussi en une certaine quantité dans l'univers, si je puis m'exprimer ainsi... L'EVEIL est le lieu et l'état par excellence de cette sorte de saturation merveilleuse d'une CONTEMPLATION infinie

et statique à la fois. En somme le degré de puissance de l'homme Conscient aura une fin, mais la jouissance de ces esprits supérieurs dans leur état contemplatif sera infinie... Et ça va beaucoup plus loin que l'homme-Dieu. L'évolution, comme entendue jusqu'ici, étant le *complexe* le plus *passager* (ce qui n'est pas peu dire) précédant la mise en contact de l'Homme avec ces états supérieurs de la conscience. Pour le moment, il faut être d'accord avec certains penseurs évolués qui disent que le savoir de certaines phénoménologies, doit demeurer accessible à des privilégiés ou à des initiés; ces penseurs ne sont pas d'accord avec ceux qui veulent répandre dans les masses les hauts degrés du savoir. J'ai dit pour le moment, car je sais à l'avance que même mon langage ne serait pas accessible à une bien grande proportion de gens. Mais là où je ne suis plus du tout d'accord, c'est lorsqu'ils disent, que dans le temps, le message ne peut passer dans la masse par la voix d'une élite, parce que celle-ci doit tendre continuellement à généraliser l'optique des civilisations futures... Mais qu'un seul homme, qui n'a rien à faire (comme disent si bien les retardés), dans le métro ou ailleurs émette des connaissances nouvelles dans la tête de son ignare de voisin, il ne pourra plus jamais

refaire le même trajet de la même façon... Il aura altéré le réel... La parole ou l'occultisme à différent

la poétique

— Il ne s'agit plus d'une poésie au-dessus de la réalité, mais bien de la réalité conquise sous tous ses angles.

— Cosmicité de la poésie à caractère mathématique, par ces aspects déductifs, c'est-à-dire qui déduit le poème issu d'un processus d'isolement et ensuite de regroupement.

— Déduction dans l'approche de ma poésie et mise en branle d'une dissémination des voyages cachés; car j'ai vu, isolé, construit et enfin vu...

— L'écriture automatique ne s'imbrique plus dans l'ère technologique où nous sommes. Le résultat doit être connu à l'avance et mis au point avec les instruments du langage. Voilà pourquoi INFRA parle de voyage au préalable.

— Le risque est ici dans le non-risque; il y a encore en poésie moderne une couche imprévisible, mais il faut travailler à l'amincir. En laboratoire aujourd'hui, on prend de moins en moins le côté imprévu de l'expérience, même si la recherche en exige toujours une part.

niveaux, peuvent devenir les moyens premiers au XXe, pour la recherche du réel vrai...

La précognition est une des forces à construire chez l'évoluant.

— Il faut ouvrir le langage comme une voix, pour voir et émettre son sens caché.

— En arriver à l'abstraction neutre, au symbole dépouillé du superflu, à la mise au blanc de toute vision.

— La songerie ne doit pas être dissociée des pouvoirs de fixité du poète toujours anticipatif, post-existential...

— Possibiliser une poésie génétique qui, en émettant, construirait, engendrerait d'autres dimensions et emporterait dans l'impénétrable; une poésie en constante recherche. Une poésie axée sur les deux racines grecques: gen, gon.

— Un langage de la bacchanale des symboles; ils sont assimilables à n'importe quel milieu ou contexte, et dans ce que tous les poètes du respect appellent lettrisme, ils n'ont pas leur place. Ils sont dans le Possible. La densité de ces symboles en fusion poétique, survient surtout quand on les fait évoluer dans des

univers complètement étrangers à leur état premier, c'est-à-dire à leur signification première.

— Il existe invariablement un langage dans les dessous du "connu" (c'est-à-dire du pas encore connu tout à fait). Mais à cause de l'ignorance, de la bêtise des individus, de la part faite par l'information à la recherche du langage, de l'acceptation généralisée de la facilité, de l'art et de ses belles réalisations qui sont opérées par des artistes aux menottes, qui eux sont subventionnés par des trouillards se complaisant dans la musique de chambre, dans la poésie et la peinture du dimanche, le retard est grand.

— Je suis porté à croire qu'une réincarnation ou une survie seraient possibles pour ceux qui auraient toujours été en état de transe. Inquiets.

Une sorte d'élite possible ailleurs, sauvée de la contamination...

— Il est devenu impensable que le langage et l'image poétique ne soient pas transformés en langage pratique et en image réelle, par leurs liens de plus en plus poussés avec la science et d'autres disciplines de recherche. L'hermétisme est disparu, sauf dans la tête des rationalistes. L'image ne peut plus rester image et uniquement image, ce que ne croyait pas Breton; et ce s'entend l'image concrétisée, tant dans l'espace du dedans où les associations les plus

invraisemblables sont assimilables en vue du voyage de l'esprit qu'elles portent par un esprit conscient; tant aussi dans l'espace du dehors où la recherche scientifique peut cicatrifier l'image poétique la plus "dénudée de sens" lors de son émission par le poète préméditant le réel à conquérir. (L'ailleurs-Ici).

— La poésie est une agence des Voyages du dedans et du dehors qu'il faut inter-fondre.

— Poésie vrai dans un envol continu et prémonitif.

— Dans l'exploration par l'image dans l'inconscient.

Zone poétique :

— Emporté dans une vitesse statique à l'intérieur-même du Cosmos à nu et pénétrable... Visions instantanées des composants du cosmos, absolument isolés par ma pensée lors de la vissation dans l'inconnu à ce moment.

— Plus loin encore, des superpositions.

— Des alliages de symboles qui électrocutent après les avoir vus, qui se normalisent mathématiquement dans le poème...

— Hypertension densifiante, aveuglante, envoûtante et isolante.

— DECLASSIFICATION
continue et tangente, passante
dans les deux sens...

Etat dynamique de l'esprit
effleurant l'image et ainsi
pénétrant du cosmos et de
l'illimité en l'homme...

sur le regard

Admettant en partant que l'oeil
a des pouvoirs illimités de pénétra-
tion du réel et qu'il peut amener le
visionnaire dans une autre réalité
vitale pour lui dans l'après... ; je
puis émettre comme possible, l'isole-
ment de ce que l'on appelle "regard"
pendant qu'il s'opère... Il faut aussi
pour cela possibiliser la matérialité
de l'atmosphère (1). *En note: "Les
Mondes Assujettis" 1965 (danses
ailleurs).*

Et de là, le pouvoir et la possi-
bilité de fixation du regard mis au
clair, isolé en, et à partir de l'hom-
me...

Une matérialisation des lon-
gueurs d'ondes du regard, un arrêt
du laser...

Un regard véritablement vissé
pourrait, et pourquoi pas, être sché-
matisé par la machine ou même
matérialisé dans l'espace du dehors.
(le dehors de l'émettant).

LE POSSIBLE ETANT ABSOLU...

Ce processus de la recherche poéti-
que s'opère toujours dans un état
de grande réceptivité de l'esprit que
l'on acquiert par une recherche tou-
jours plus poussée et lucide de la
Conscience...

Le regard deviendrait alors une
prothèse de l'atmosphère environ-
nante que l'on pourrait étudier à
loisir dans ses rapports avec l'esprit
qui l'a émis, et sa puissance énergé-
tique une fois emmagasinée : de
plus, ce regard isolé pourrait être
étudié selon les différents niveaux
de densité, proportionnels à la den-
sité des paliers sur lesquels on veut
le faire agir en métapsychique. C'est-
à-dire que l'utilisation de cette den-
sité isolée au préalable ou de cette
vissation occulte s'entend, se situe
véritablement dans le domaine de la
métapsychique; car la science n'a
pas encore délimité les pouvoirs de
l'oeil du dedans et de l'oeil du
dehors; l'oeil du dedans pouvant être
la télépathie, la psychanalyse de re-
cherche, tandis que l'oeil du dehors
serait l'oeil physique, toutes ses
possibilités étant mises à jour et
employées elles aussi dans la re-
cherche de l'infiniment caché...

l'ailleurs et l'ici . . . parallèles . . .

— Les divinités diverses qui empoisonnent les masses, ne sont que les symboles dont l'inconscient voilé en l'homme a besoin; mais ce même Inconscient est à ramener au niveau de la Conscience pour la plus grande liberté de l'homme . . . Ce que les esprits inférieurs appellent céleste, est ici, en-dessous, là . . .

— Le problème des liens définitifs avec l'état de conscience, réside dans les différences de fréquences entre le connu et le caché . . .

— Dieu est dans le plancher des églises . . . tout le reste est de l'ordre du télescope et de l'Expérimentation sur tous les niveaux du corps et de l'esprit . . .

Au sujet d'une rencontre éventuelle avec les puissances du caché, il faut préparer son soi et les autours, que ces forces soient physiques ou spirituelles; et il faut se

ailleurs-ici

Les ondes de l'Ailleurs, tant dans l'espace que dans le dedans de l'homme, se manifestent moins officiellement aux masses; c'est que l'homme s'approche de plus en plus de l'Ailleurs-Ici, c'est-à-dire de la Connais-

tenir prêts, même si toutes nos recherches présentes sont centrées sur des univers que eux ont connus depuis longtemps et qu'ils ont infiniment dépassés . . . Il s'agit donc pour l'homme présent, de suivre la trace de la Conscience qu'ils ont connue par la recherche et de tendre le plus rapidement possible vers la Connaissance.

La lune et la parapsychologie ne sont que des étapes bien primaires . . .

Dans cette odyssée de l'homme jusqu'à LUI-MEME, il devra s'armer intrinsèquement et ce, sans crainte de conséquences néfastes possibles au niveau du corps ou de l'esprit . . . Ce n'est pas grave s'il y en a qui en deviennent fous, il y en a déjà et ça ne dérange pas tellement de gens . . . s'armer implique recherche poussée à bout, les pertes étant acceptées à l'avance.

sance de toutes les dimensions qui nous entourent et qui nous composent. Ce qui évidemment n'est pas pour Demain. Mais il faut gruger le réel et le caché de plus en plus lucidement. Donc, comme nous nous

approchons de plus en plus, le caché émet de plus en plus bas... ce qui exige infiniment plus de réceptivité de notre part. Il faut être de plus en plus aux écoutes de l'insolite... La marge se rétrécit, l'homme évolue...

L'inconscient va alors sembler de plus en plus éloigné de notre portée; ce qui n'est pas le cas; car l'esprit

en général de même qu'en spécialisation, allant se dimensionnant, l'inconscient, dans les parages duquel nous évoluons de plus en plus, va donner l'impression que nous nous en éloignons, alors que nous sommes dans son orbite...

(Passages extraits d'un ouvrage à paraître, intitulé LES EMISSIONS PARALLELES

refus dans l'attitude

Subsiste est aussi porteur d'un refus dans l'attitude qui lui est propre. La moindre attitude ou acte à caractère révolutionnaire combattant l'ordre établi, peut pousser toute la planète plus avant...

— On ne nous embrigadera pas...

— Les subsistants ne sont pas seuls; la recherche et les réalisations déjà en marche les unissent. Leur petit nombre démontrera leur force à payer la rançon... On ne pourra plus ignorer les Subsistants.

— Subsiste demeure, malgré cette guerre ouverte à l'ordre établi, porteur d'un sarcasme tacite face au cosmos et à lui-même (action latente) indigné sans borne mais à froid, à l'encontre de tout conditionnement.

— Subsiste dénonce les complexes qui veulent que certains publics et que l'Etat boudent ceux qui

cherchent au milieu de prétendus échecs...

— Subsiste combat encore la part gigantifiée faite au romanesque, aux arts décadents, ainsi qu'à tout ce qui leur ressemble...

— De même que les fumistes qui trouvent ou ont trouvé...

— La lutte entre les classes, l'injustice, la politique sont autant de problèmes qui ne peuvent laisser un être sensé indifférent. Mais nous ne croyons pas qu'il est de notre devoir ici de se prononcer en faveur de tel ou tel système. Nous pensons sincèrement que par les media d'influence, nous pouvons provoquer les mutations de l'Homme et du Cosmos... Chose indéniable, tous les ordres établis doivent être continuellement mis à sec...

je dénonce

— Ceux qui font encore de l'art dénué de recherche...

— Ceux qui détiennent les pouvoirs monétaires, les pouvoirs d'information et de propagande et qui opèrent au seul profit des retardés et de leurs adeptes...

— Ceux-là mêmes qui savent tout ce qui n'entre pas dans les cadres de leur académisme avili...

— Tout ce qui revient...

je dénonce encore

— Les caniches de l'espoir faussé...

— Ceux qui attendent toujours quelque chose de l'aventure des autres...

— Les impliqués sans danger...

— Ceux de la constante prévoyance...

Subsiste assume non sans cri l'extermination du fantastique que les "encoreici" opèrent par leur aveuglement et par leur peur de l'inconnu. Ils ignorent les petits drames voilés, le futile des choses qui durent...

— Les assassins du réel c'est-à-dire de l'ultra-sensible par leur indifférence...

— Ceux qui retardent par tous les moyens les envolées dans les zones interdites de l'être; il y a vraiment trop de goretts intellectuels dans l'Atlantide de valeurs qu'est cette terre-ci; qui jouent aux bonzes avant d'avoir été. Eclatez ou bien débarquez...

Il n'est plus temps d'attendre les petites natures...

— J'exige des fouilles systématiques dans les bibliothèques des communautés avaries, l'exposition intégrale de toutes oeuvres d'art qui dorment dans ces consacrés lieux saints.

— Quand certains "malades" mentaux seront enfin traités comme des hommes, Subsiste demande encore l'exposition des oeuvres que certaines personnes cachent ou même détruisent systématiquement.

Subsiste s'attaque encore à toute forme d'anonymat...

— A tout ce qui se rattache de près ou de loin aux mots "utile", "service", "économie", "satisfaction", "gentil", "divertir", de même qu'à

“talent”, “bonheur”, “paix”, et “idéal”...

— A la neutralité qui mine les circuits entre les êtres.

— Aux tièdes

— Aux ventouses de l'esprit

— Aux vendus à eux-mêmes

— Aux paisibles de l'esprit

— Aux retardataires par suffisance

— Aux vieillards de tout âge

— A la pudeur sous toutes ses formes

Les vanes sont ouvertes à l'anarchie positive.

— A l'Insolite existant et à venir...

— A l'Inutile...

— Au haut Commandement du Possible...

— A l'expérimental à tout prix...

— Aux Mutants... dans l'Espace-Temps.

claudé péloquin

(Extrait de MANIFESTE SUBSISTE, avril 1965, pages 9, 10 11 et 12)

petits fours au goûter des généraux

“Boris Vian est un personnage hors-série, lui aussi, mais il combat les bien-pensants avec des pointes de cocasserie. Cet insoumis sympathique, qui brûla la chandelle par les deux bouts, connaît une grande vogue depuis quelque temps...” Pierre Saint-Germain.

Et la cocasserie de qui ne brûle jamais rien, faute d'avoir eu le courage de trouver un bout, trop de cierges où bien l'on pense cachant la chandelle ?

“Laisser la littérature aux mains des imbéciles (Thierry Maulnier, par exemple), c'est laisser la science aux mains des militaires”. Boris Vian.

P.S. à “La Presse” : I sure don't, aimant trop faire l'amour pour désirer, d'abord organiquement membre d'une équipe à l'homogénéité incontestablement significative, quiconque pose (selon l'image assez parfaite du critique qui en est un André Ferrier :) “avec ses airs d'enfant de chœur superbement hiératique à force de s'être coincé les burettes dans le coccyx”.

p. s.

chroniques

chronique de la vie syndicale

affaire radio-canada

Michel Guénard

un carcan syndical

Un référendum tenu parmi les 700 employés (éclairagistes, techniciens, régisseurs, etc.) de Radio-Canada avait clairement établi (dans une proportion de 80%) que ceux-ci désiraient cesser toute cotisation avec IATSE (International Alliance of Theatrical Stage Employees), organisation syndicale créée en 1953 et comprenant 100,000 membres aux E.-U. mais seulement 1,650 au Canada. Les mobiles de cette révolte syndicale sont certes complexes mais peuvent se réduire à ceci : l'incompréhension et l'incapacité des dirigeants syndicaux de IATSE à résoudre les problèmes de leurs cotisants. Incompréhension due au fossé socio-culturel existant entre les membres de Montréal et ceux des autres centres de production (Halifax, Toronto, Winnipeg et Vancouver). Mais aussi incapacité : les dernières négociations collectives ont traîné pendant deux ans avant que les syndiqués obtiennent quelque chose de IATSE.

Ajoutez à cela la barrière linguistique entre cotisants et dirigeants ; le président

de ce syndicat, M. Hugh Sedgwick, ne parle ni ne comprend un traitre mot de français, et l'on a une vue assez juste des tiraillements continuels qui agitent IATSE.

Cette révolte des syndiqués est tout à fait logique puisque la section française de Radio-Canada constitue une unité administrative autonome à l'intérieur du réseau national. C'est une corporation à l'intérieur de la Société. Le Conseil canadien des relations ouvrières (CCRO), organisme pendant à notre CRO québécois, a déjà admis que le travail et par conséquent les problèmes des employés montréalais étaient différents.

En somme, c'est toujours le même phénomène qui mine les syndicats "internationaux" : l'éloignement géographique et culturel des dirigeants syndicaux engendre à la longue l'hostilité des cotisants (leur argent fait vivre les boss américains) ; se sentant "coupés" des dirigeants syndicaux, les cotisants ne se reconnaissent plus à l'intérieur de leur propre syndicat. Que leur reste-t-il à faire sinon à chercher une autre formation syndicale capable de les représenter adéquatement ?

comment mater un mouton noir...?

Une première tentative de révolte des employés montréalais et torontois contre IATSE avait avorté au commencement de l'année "57". Depuis ce temps les "prisonniers" de l'allégeance syndicale "From coast to coast" ne s'étaient pas comptés pour battus. Un travail de longue haleine s'effectuait au "plus grand centre français de production télévisée au monde" afin de bouter IATSE hors des murs de Radio-Canada.

Un groupe d'employés de l'Office national du film, des compagnies de film et de Radio-Canada avaient fondé en 1964 le Syndicat général du cinéma (SGC), affilié à la CSN. Cette formule syndicale fit boule de neige; elle offrait à tous ceux qui depuis 11 ans "subissaient" l'abrutissant syndicalisme pan-canadien de s'en sortir une fois pour toutes en adhérant à un nouveau syndicat qui laissait entrevoir tous les espoirs: c'était la naissance du Syndicat général du cinéma et de la télévision (SGCT) affilié à la CSN.

Ayant évincé *de fait* la sclérotique IATSE de Radio-Canada, les dirigeants du SGCT passaient à l'attaque. Au début de novembre 1965, l'adhésion d'une confortable majorité de cotisants de IATSE (syndicat devenu alors moribond) du réseau français de télévision dans le Québec au SGCT, rendit la section de Radio-Canada apte à saisir d'une requête en reconnaissance syndicale le Conseil canadien des relations ouvrières (CCRO).

Après audition (???) des diverses parties en cause, le CCRO rendit sa décision le 14 janvier dernier. Il rejetait d'un ton paternaliste la requête de la CSN au nom des cotisants de IATSE dans la division du Québec de Radio-Canada sous le fallacieux prétexte que la "régionalisation syndicale romprait l'harmonie nationale et détruirait l'efficacité des futures négociations collectives". Fait intéressant, en examinant la

composition du CCRO, nous y retrouvons, siégeant à la même table, trois représentants patronaux et quatre représentants syndicaux. Or, trois des représentants syndicaux sont *membres de la CTC* et situation assez curieuse (...), dans le litige qui oppose CSN et IATSE, cette dernière est affiliée à la CTC. Il saute aux yeux que la CSN en se présentant devant le CCRO lutait à un contre trois. A ce moment l'on peut douter sérieusement de la validité légale du Conseil puisque les trois représentants de la CTC devenaient dans cette cause *juge et partie*.

le double cloisonnement

Cette décision du CCRO est injuste à un double point de vue. Premièrement, le Conseil refuse à un groupe de syndiqués de s'échapper d'un syndicat qu'ils ne trouvent plus apte à les représenter. Les cotisants sont désormais pris au piège dans leur centrale syndicale, même si cette centrale "internationale" se trouve complètement étrangère aux problèmes de ses membres. Les syndiqués ont le choix (...) entre être mal représentés ou n'être pas représentés! En somme, on leur demande d'être à moitié ou de n'être plus... mais jamais d'être simplement eux-mêmes.

Deuxièmement, le Conseil établit par sa décision que la CSN n'est pas une centrale syndicale habilitée à représenter les travailleurs québécois dans les organismes fédéraux. C'est une gifle publique à la CSN! Dans sa logique absurde du pan-canadianisme à tout prix, le CCRO *place de fait* tous les syndiqués comme devant appartenir à une centrale "From coast to coast", peu importe la diversité socio-culturelle des travailleurs. C'est du "diefenbakerisme" au plus borné: "One nation, one country and one syndicate". Et ce qui est encore plus absurde, c'est que pour appliquer cette théorie politique, le Conseil force les syndiqués à verser leurs cotisations à

une centrale américaine. Voulant protéger une situation coloniale, CTC (Ottawa) contre CSN (Québec), le CCRO encourage l'impérialisme américain au Canada et par le biais au Québec; il favorise IATSE (centrale internationale américaine) au détriment de la CSN (centrale québécoise).

Le Conseil affirme implicitement que la CSN est une centrale syndicale de seconde zone, que *seule* une centrale *canadian* (sinon américaine) peut recevoir les cotisations des employés fédéraux. Cette décision entérine la vraie politique d'Ottawa; à savoir, le refus obstiné des organismes fédéraux de reconnaître dans les faits que le Québec constitue une unité géographique et culturelle différente du monolithique "Coast to Coast".

Jamais situation coloniale ne fut mieux exprimée dans les faits que par l'Affaire Radio-Canada.

les cartes cachées de la CSN

Débutée de sa demande d'accréditation devant le CCRO, la CSN ne pouvait se tenir coite et accepter bêtement les "décrets" des grands commis fédéraux. Comme le disait Me Geoffroy, procureur de la CSN dans cette affaire: "S'il n'y a plus de mouton dans la parade de la St-Jean-Baptiste, il n'y en aura pas non plus à la CSN".

La CSN a donc décidé de passer à l'attaque sur une échelle nationale, elle organise à cette fin des réunions d'information à travers tout le Québec afin de "sensibiliser" les travailleurs au problème "Radio-Canada". Elle est prête à y mettre le paquet car il y va de son prestige d'être "une centrale habilitée à représenter *tous* les travailleurs québécois".

Advenant que cette méthode du "teach-in" ne donne aucun résultat concret, la CSN entrevoit une marche sur Ottawa. Et si après ça elle ne peut mettre les pieds à Radio-Canada, la CSN se retirera tout simplement des organismes fédéraux. Mais la

partie est loin d'être gagnée pour la CSN, celle-ci devra affronter une opposition farouche de la part du CCRO à chacune de ses demandes en accréditation auprès des employés de la division du Québec, à Radio-Canada. Car derrière l'immobilisme (apparemment incompréhensible) du CCRO, il y a la réactionnaire CTC qui grâce à sa représentation trilogique, tire les ficelles sous le nez de la CSN.

La CTC tient mordicus au statu quo; elle ne laissera pas facilement filer entre ses mains "l'alléchant gâteau syndical" que constitue la coalition "CTC — unions internationales" à Radio-Canada.

La CTC sait très bien qu'advenant l'élimination de IATSE par la CSN, il en est fait des quatre parasitiques unions internationales qui représentent actuellement les autres employés de Radio-Canada à Montréal. Bien plus, si la CSN s'empare de Radio-Canada, cela impliquerait que la centrale québécoise serait en mesure de grouper dans un *même* syndicat *tous* les employés de radio, télévision et cinéma au Québec. Claude Jodoin en crèverait de rage!

une situation intenable

Dans cette lutte ouverte entre CSN et CTC, les perdants immédiats sont les employés montréalais de la Société d'Etat. Car dans les faits, ces employés n'ont plus de syndicat représentatif. IATSE est actuellement un syndicat qui *n'existe plus*. L'employeur ne sait plus où donner de la tête. Avec qui négocier? qui "dorénavant" représente les 650 employés québécois IATSE de Radio-Canada à Montréal? Nul ne le sait. Et, lorsque des griefs apparaissent sur le bureau de l'employeur, celui-ci n'a en avant de lui qu'une chaise vide...

Une telle situation est évidemment intenable, ce genre de "situation limite" éclate à courte échéance, celle de Radio-Canada ne fera pas exception.

michel guénard

chronique de l'éducation

viva magill

gérald godin

On n'est pas ici pour rigoler. L'Université McGill a été victime cette année d'une injustice dont on voit peu d'exemples dans l'histoire du Commonwealth britannique, sauf peut-être le sort odieux que fait subir au gouvernement Ian Smith en Rhodésie la majorité noire. Imaginez une université qui vient de naître, qui met tous ses espoirs dans le gouvernement qui représente ses intérêts culturels pour continuer à se développer, comme un bébé fort et costaud est dans l'obligation de poursuivre sa route infrangible vers les plus hauts sommets de la carrière sans limite qui l'attend s'il veut bien se lever de son pot-de-fer et regarder les défis de la vie, de la technologie et de la science bien en face comme sait le faire tout gentilhomme bien-né.

"Justice delayed is justice denied", la justice délayée est une justice dénuée. Je ne citerai personne à la barre, nos arguments sont connus. Je ne citerai aucun chiffre, ils sont inconnus. Mais pour bien nous montrer la gravité de l'heure que nous traversons, je ne donnerai qu'un exemple: The Gazette, le journal du prolétariat anglais de Montréal a fait fi de la querelle des races et a traduit dans ses pages un article d'un des plus ardents défenseurs du séparatisme québécois, M. Claude Ryan, qui endossait la politique du gouvernement en ces termes: pour une période indéfinie et pour des raisons his-

toriques bien connues, les universités de Montréal et Laval doivent recevoir des subventions plus généreuses que McGill.

Le Star lui-même a qualifié d'excellent l'éditorial de Claude Ryan. Devant cette unanimité de la presse anglaise contre McGill, il n'y a plus qu'à tirer le rideau: si c'est les Anglais qui le disent, ça doit être vrai, après tout, ce sont les plus forts. Mais non, messieurs, ne nous laissons pas abattre par ces quelques revers.

La vérité, la voici: au Québec, 95% de l'industrie appartient aux Anglais et aux Américains. Les Anglais et les Américains font donc vivre certainement plus que la moitié de la population de la province, alors il est normal que les impôts de tous ces gens soient versés en subventions à l'université qui accueillera les fils de leurs patrons, de leurs généreux patrons, de ceux dont ils dépendent dans leur vie quotidienne en fin de compte, pour acheter ne serait-ce qu'un pain ou une bière.

C'est là l'enseignement même de l'Eglise et ce ne sont pas les journaux anglais traitres à McGill qui nous en dissuaderont: le Christ a dit aimez-vous les uns les autres, or l'amour des patrons canadiens-anglais et américains pour les ouvriers canadiens-français à Murdochville, à Valleyfield, à la Noranda Mines, à Pointe-Noire, à Mattagami, à Rouyn-Noranda, à Coca-Cola, cet amour dis-je, en appelle un

autre : l'amour des ouvriers pour leurs patrons et amis. Et cet amour, comment trouvera-t-il à s'exprimer ? Comment s'incarnera-t-il ? Dans l'acceptation bien consentie des ouvriers du Québec, de verser à l'université McGill des subventions cent fois plus élevées qu'aux universités Laval et de Montréal. Après tout, quand on n'a pas d'argent on ne mérite pas d'avoir accès à l'éducation supérieure. La science universitaire est une perle, ne la jetons

pas aux pourceaux que nous sommes. Oui, messieurs, je suis Canadien français comme vous et vous me qualifierez peut-être de traître, mais je vous dirai en toute humilité ceci : nous sommes une race inférieure, prenons notre pilule et contentons-nous une fois pour toutes de rester des porte-crotte.

(au cas où vous ne m'auriez pas reconnu je signe : **gérald godin**)

notes à propos de l'écrivain politique et la contestation morale

yvon hussereau

Historiquement des dirigeants de Partis communistes ont "FORCE" (le mensonge peut-être coercitif) des écrivains à mettre leur art au service de conceptions politiques criminelles. En fait, durant toute une période, la période du stalinisme, ils en ont fait des instruments du mensonge et de la calomnie (procès de Rajk, procès de Moscou, condamnation de Trotsky, de Tito comme "fasciste").

Cela suffit, je crois, pour montrer que la contestation morale des bases réelles d'action (et non seulement théoriques) d'un mouvement révolutionnaire, ou plutôt qui se veut tel, est une des meilleures garanties de l'engagement effectif d'un écrivain.

Ce qu'il importe donc d'examiner ce sont les conditions et les caractères généraux de la critique. Nous nous limiterons

ici à l'examen des caractères généraux. Trois me semblent nécessaires pour valider la critique :

1) celle-ci doit être objectivement fondée, c'est-à-dire s'enraciner dans des problèmes dont la solution peut mettre en cause la finalité même du mouvement.

2) elle doit suggérer des solutions REALISABLES. Ceci est primordial, mais c'est une limite et non un argument contre la contestation.

3) elle doit se faire si possible de l'intérieur. Notons dès maintenant qu'il est nuisible d'opposer l'unité à la contestation morale. En pratique, l'unité du Parti et son efficacité INTEGRENT la morale révolutionnaire et y sont, dans un rapport dialectique, intégrés à leur tour.

la discussion au sein du mouvement

Au sein de toute organisation marxiste les discussions sur la stratégie et la tactique et sur les relations réciproques ont une importance de premier ordre. Or les questions de stratégie et de tactique sont indissociables du sujet de cet article; celui-ci par son caractère, ses buts, ses effets les touche de près.

Il nous sera donc utile pour le développement ultérieur de nos réflexions de préciser les aspects que comporte toute discussion valable au sein d'une organisation révolutionnaire. Ces aspects sont au nombre de deux :

1er) Que faire : la discussion est née de l'actualité et veut répondre à la nécessité d'action découlant de cette même actualité.

2ième) Portée historique : la méthode et la réponse donnée modifieront, en s'incorporant à la théorie révolutionnaire, les idées et l'action des futurs marxistes et aussi les réponses qui seront données par ces marxistes-ci à de futures questions. Toute discussion sérieuse a donc une "portée historique générale".

Ces réflexions, inspirées de Mandel, étaient nécessaires pour montrer l'importance des discussions, au sein du mouvement, sur les questions de morale révolutionnaire (articles de Chamberland, de Dumais, de Piotte, certains passages des articles de Straram (1) et surtout des discussions qui ont suivi ... ou pas ... dans le mouvement), de même que les discussions des derniers mois, plus concrètes mais non sans rapports avec les premières, sur la stratégie du mouvement (nous y reviendrons j'espère dans un futur article). Ceci vaut d'autant plus que le mouvement est en période de formation.

Pour en revenir à notre sujet plus immédiat, je dirais qu'il ne sert à rien d'accuser un intellectuel révolutionnaire de mo-

ralisme petit-bourgeois. Bien sûr, il existe deux morales : celle des révolutionnaires et celle des ennemis de classe. Mais la question est dans la façon d'amorcer le débat.

Or il y a deux façons possibles : la première consiste à discuter sur les deux types de morale, elle conduit à des controverses stériles, elle ne permet pas de réparer et d'empêcher la répétition des erreurs du passé. La seconde, qui selon nous est la bonne, consiste à poser deux questions :

1) Est-ce que le mouvement révolutionnaire est fondé sur des principes éthiques?

2) Est-ce que ce mouvement-ci y a été fidèle ?

Disons immédiatement que cet article portant surtout sur des "principes" et s'insérant dans une discussion commencée et à poursuivre n'abordera pas la deuxième question. De toute manière la réponse correcte à cette dernière question ne pourra être donnée que dans le cadre d'une étude, d'une évaluation, globale et COLLECTIVE, des deux premières périodes de l'évolution du M.L.P. - Parti-Pris (du club P.P. à la formation du M.L.P., de cette dernière à aujourd'hui). Evaluation qui d'après moi s'impose et devra être entreprise prochainement.

le fondement moral du mouvement

La réponse à la première question, d'apparence très simple, se révèle à l'examen très complexe. En effet, cette question met en jeu le problème des rapports entre éthique révolutionnaire et sociologie scientifique dans la pensée marxienne et marxiste. Or le problème est loin d'être nouveau, il fut abordé tout au long de la littérature marxiste des années 1900-1930 par des penseurs aussi brillants que Lukacs, Plékhanov, Kautsky, Adler, Vorlander, ... etc. ...

Il vaut donc mieux, je crois, par souci de rigueur et aussi parce que ma propre

conclusion sera très fragmentaire et probablement sujette à certaines révisions après une réflexion plus poussée et mieux informée, exposer schématiquement (donc imparfaitement) les diverses positions qui s'affrontaient :

Chez Marx : Il faut noter deux choses, premièrement dans les oeuvres de Marx se trouvent **INEXTRICABLEMENT UNIS** les constatations de fait et les jugements de valeur ; deuxièmement à partir du Manifeste Communiste, Marx se montre hostile à toute tentative de fonder le socialisme sur une forme quelconque de valeurs éthiques.

Chez les marxistes orthodoxes (Kautsky, Plékhanov...) : Ces faits, combinés à la prédominance d'une philosophie néo-kantienne à la fin du XIXe siècle, expliquent assez bien la conception développée par les marxistes orthodoxes de l'époque, à savoir :

1) l'idée d'une séparation radicale entre jugements de fait et jugements de valeur.

2) L'idée de l'action socialiste, de la politique socialiste comme simple **TECHNIQUE SOCIALE** fondée sur une science objective et destinée à accélérer une évolution en soi inévitable. Notons qu'à propos de cette conception Goldman parle de la "transformation du concept dialectique de "socialisme scientifique" en un concept scientifique de science objective et étrangère à tout jugement de valeur".

Chez les marxistes néo-kantiens (Vorlander...) :

Ceux-ci, après avoir noté le profond humanisme qu'on trouve chez Marx, posent deux questions principales :

1) Le socialisme plutôt que de se réduire à une technique politique n'est-il pas le fondement même d'une pareille technique ?

2) Tout socialisme n'a-t-il pas un caractère éthique (même si c'est involontaire) ?

A la suite d'analyses théoriques assez développées (plus que chez les marxistes

orthodoxes) ils répondent par l'affirmative aux deux questions.

Chez Max Adler et l'austro-marxisme :

Adler, le plus intéressant de ceux examinés à date (il tente de concilier les deux positions), arrive aux conclusions suivantes : il y a déterminisme social, mais celui-ci joue à travers la conscience collective, qui au niveau des individus prend un aspect volontariste et éthique. Autrement dit le socialisme, tout en n'ayant pas un fondement éthique, n'en prend pas moins l'aspect d'une valeur éthique dans les consciences individuelles des militants.

Pour lui cela ne signifie pas que la justification morale soit secondaire, mais bien que la rencontre (l'accord) de cette justification avec la "nécessité historique" est elle-même un problème **SOCIOLOGIQUE**, qui pour une pensée marxiste ne peut être résolu que d'une manière causale. Finalement dans sa pensée marxisme et sociologie sont une seule et même chose.

Chez Lukacs :

Si on accepte l'idée de science sociale objective, alors l'action ne peut plus être conçue que comme éthique ou technique sociale ; on aboutit au même résultat en partant de l'action historique comme action individuelle. Or précisément les concepts de sociologie, de science sociale objective, d'action technique ou éthique sont contestables et surtout antidialectiques.

L'action historique est le fait de **GROUPE**S qui **CONNAISSENT** et **CONSTITUENT** à la fois l'histoire. Donc, ni groupe, ni individu ne peuvent considérer l'action historique de l'extérieur (objectivité). La connaissance sociale et historique n'est pas science mais **CONSCIENCE**. Elle ne peut que **TENDRE** vers la rigueur scientifique des sciences de la nature.

Connaissance historique et action historique sont un tout qui est prise progressive de conscience et marche de l'humanité vers la liberté. (Voir aussi Touraine).

Chez Goldman :

En bref on peut dire que la pensée de Goldmann s'inspire de et prolonge la pensée de Lukacs. Il sera tout de même utile de rappeler les principales critiques formulées par Goldmann envers la conception des marxistes orthodoxes. On peut les résumer ainsi : dire que les affirmations théoriques des socialistes ne sont que l'expression générale de rapports sociaux réels, d'une lutte de classes effectivement existante, dire que l'évolution historique s'oriente nécessairement vers le socialisme ne résout rien. Cela ne fonde en rien et pour personne l'obligation de contribuer à accélérer cette évolution ou même de l'approuver tout court. Aucune attitude pratique, politique ou autre, ne saurait trouver son fondement dans une science objective. Une telle science peut sans doute montrer les moyens les plus efficaces pour atteindre une fin posée, mais jamais cette fin elle-même.

D'ailleurs il suffit de lire Marx pour y trouver un humanisme et une valorisation de l'homme dont on peut difficilement rendre compte, du moins théoriquement, à partir des positions développées par les marxistes orthodoxes.

Rappelons pour terminer qu'il faudrait examiner plus en détail les positions de ces penseurs ainsi que celles de trois autres dont la contribution est d'après moi majeure : Trotsky — "Leur morale et la nôtre" et certains autres textes —, Sartre — "Matérialisme et Révolution" —, Gorz — "La morale de l'histoire".

Je crois maintenant pouvoir affirmer ceci : à la première question un révolutionnaire ne peut que répondre OUI, le mouvement révolutionnaire a une base morale fixée d'abord par l'intérêt des classes engagées dans la lutte révolutionnaire, en premier lieu le prolétariat. "La conscience de classe est l'éthique du prolétariat... le Parti devient le porteur de l'éthique du prolétariat en lutte. Cette fonction qu'est la sienne doit déterminer sa politique..."

(Lukacs, "Histoire et Conscience de classe", p. 64).

Ces principes moraux se traduisent par : la création et la conservation du pouvoir politique des forces révolutionnaires, la disparition de l'exploitation et de la misère sociale sous toutes leurs formes, la garantie que le pouvoir révolutionnaire est et sera enraciné dans la classe qu'il prétend représenter et qu'il sera soumis au contrôle démocratique du peuple. (En pratique il s'agira de voir comment ces principes sont médiatisés pour influencer sur les questions de stratégie-tactique, sur les relations volontarisme-déterminisme... etc.,...)

situation actuelle et morale révolutionnaire

A l'heure actuelle le renforcement des valeurs morales du mouvement révolutionnaire international est à l'ordre du jour. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner la longue liste suivante : 1) les dossiers de la déstalinisation et du "culte de la personnalité". 2) Les codes du travail qui régnaient dans plusieurs pays socialistes il y a quelques années seulement. 3) Les revendications des cadres de base et moyens contre leurs dirigeants au sein des P.C.I. et P.C.E. (à ce sujet voir les comptes rendus de la Conférence Nationale de fin 54 et du "Congrès des Travailleurs d'usines" dans le P.C.I.). 4) Exclusion de l'UEC de la Sorbonne et de plusieurs sections entières des J.C. à Marseille, Lyon... et... du P.C.F.... pour leurs positions trop révolutionnaires ! 5) Chute de Ben Bella en Algérie. 6) La voie prise par plusieurs nationalistes africains. 7) Déclaration de Castro à propos des trotskystes supposés agents-de-l'impérialisme... etc....

Dans ces conditions les garanties morales sont nécessaires à l'unité. Et j'ajouterai qu'on peut être sceptique quant à l'apport immédiat et futur de ceux qui continuent

à nier la responsabilité morale. Justifier les tares du mouvement actuel par la "nécessité historique", c'est mal comprendre le concept de "nécessité historique" et de plus c'est ouvrir la porte à de plus grandes et beaucoup plus graves tares dans le futur sous la même justification. Il suffit de lire certains textes de Trotsky écrits entre 1900 et 1914 et de les comparer avec l'évolution ultérieure de l'URSS et du Parti Bolchevik pour réaliser toute l'importance de ces questions même au stage actuel.

conclusion

L'écrivain doit contester. Pourquoi ? Parce que la littérature, comme les autres arts, a d'abord un contenu moral. C'est même là sa raison d'être.

Quand les révolutionnaires ne suivent pas les principes qu'ils ont posés, l'artiste peut

faire deux choses : rompre avec la révolution, ses convictions étant trop faibles ou lutter contre ses illusions et contre lui-même et combattre (ceci peut avoir de multiples sens selon la situation) ceux qui ont nié la morale révolutionnaire.

N'oublions pas que, selon les moments historiques et la réaction du Parti sa contestation pourra aller jusqu'à signifier pour lui et les autres écrivains (de même que pour des groupes plus larges) une transformation qualitative de leur praxis. Dans l'histoire le cercle Petoefi en Hongrie en fut un exemple éloquent.

yvon hussereau

(1) Ses articles ne portent pas sur le problème moral, mais ils posent d'une façon d'autant plus radicale le problème des relations artiste-parti. Ils témoignent et sont par là importants.

"beat", battus et béats

micHEL EUVRARD

Le succès de *On the Road* (1) qui marque, à sa parution en 1957, l'irruption de la "génération beat" sur la scène littéraire américaine, s'explique sans doute en partie par le violent contraste entre ce livre et la production courante des jeunes romanciers ; Norman Podhoretz, jeune critique par ailleurs hostile au livre, écrit dès 1958 : "*On the Road* se vendit bien... rien là de difficile à comprendre : les Américains n'aiment rien tant que les documents représentatifs, et rien ne pouvait les intéresser davantage, en cet Age de la Sociologie,

qu'un roman qui se fit l'interprète de la jeune génération." De plus, "l'avènement de la génération beat fut accueilli avec soulagement par tous ceux qu'avaient troublés la respectabilité et la "maturité" trop évidentes de la littérature d'après-guerre. Ceci était plus conforme à l'ordre des choses : de jeunes rebelles anxieux, désorientés et qui menaient une vie de bâton de chaise prenaient la relève des instructeurs d'anglais longilignes, un peu chauves et correctement habillés qui écrivaient d'une main des vers d'une ironie très concertée

tout en changeant de l'autre les couches du bébé" (2).

On the Road est le récit de plusieurs voyages entre New York et San Francisco ou Los Angeles, par Denver ou la Nouvelle-Orléans, effectués entre 1947 et 1949, seul ou avec son ami et mentor Dean Moriarty, sur le pouce, en autobus ou en voiture, par Sal Paradise, 27 ans environ, vit, entre ces voyages et des virées à Greenwich Village, chez sa tante à Paterson, N.J., étudie grâce au G.I. Bill, essaie d'écrire.

Sal mène ainsi une double vie, retraite studieuse et bohème vagabonde, existence sédentaire de l'étudiant, de l'apprenti-écrivain, habitant "normal" de cette vaste banlieue de New York qu'est aujourd'hui la partie septentrionale du New Jersey et, à intervalles et pour des périodes beaucoup plus courtes, existence de vagabond fauché — mais il peut toujours demander à sa tante de lui télégraphier \$50 — dont la raison d'être est de découvrir le continent américain et ses habitants et, au moyen de cette découverte, de progresser dans la connaissance de soi-même et de "la Vie".

Or, Sal choisit de privilégier le second de ces deux modes de vie puisqu'il consacre le premier à revivre, à recréer le second par le moyen de l'écriture ; à télescoper en un livre le récit de quelques-unes de ces périodes d'errance. En valorisant, aux dépens d'une existence "rangée" dans une quasi-banlieue de la mégalopolis de la côte est, les déplacements transcontinentaux, les rencontres sans lendemains avec des inconnus ou avec des amis eux aussi en déplacement constant, la vie sans règle et sans domicile fixe, aventureuse, **interrogative**, Kerouac repose la vieille question, celle qu'inlassablement depuis ses débuts la littérature américaine n'a cessé de poser, et que nulle réponse nécessairement partielle ne peut empêcher de renaître, question qui par le fait même qu'il est besoin de la poser reste nécessairement sans réponse, à laquelle il ne serait possible de répondre que lorsqu'elle aura cessé de se

poser, et la réponse alors n'a plus beaucoup d'importance, cette question : "Qu'est-ce que ça veut dire, être Américain ; qu'est-ce que c'est, l'Amérique ?" la question de l'identité nationale, que les Anglais ni les Français, par exemple, ne se posent plus, s'ils l'ont jamais fait, car l'inconscient collectif même ne se souvient plus des débuts de la nation, alors qu'elle est au centre même de "l'expérience nord-américaine."

On the Road, succédant à une série de romans américains policés, urbains et sédentaires, écrits par des universitaires pères de famille, repose cette question et, la posant, affirme qu'elle continue à se poser et qu'un Américain, un écrivain américain doit, au moins par moments, vivre de telle façon que sa façon de vivre à la fois pose la question et soit susceptible de lui apporter des éléments de réponse ; autrement dit, Kerouac affirme que l'identité américaine reste problématique, et que ni la question ne se pose ni la réponse ne se trouve chez une tante à Paterson, N.J., ou à l'université ou, a fortiori, dans un bureau, dans les affaires, dans l'industrie ou dans le commerce ; la question est un mode de vie.

Un mode de vie ouvert, qui ne s'accommode d'aucune restriction matérielle ou morale, horaire, calendrier, tabous sexuels et sociaux : dans **On the Road**, on dort où et quand on peut, on vit aux crochets de qui veut bien, on mendie, on vole, de la nourriture ou des voitures ; on fait l'amour librement et aussi bien avec un partenaire mexicain ou noir quand l'occasion se présente, on s'identifie au jazz et aux musiciens noirs qui le font, on fume parfois de la marijuana, on a même des amis qui se droguent. On cherche à retrouver les désirs spontanés et à éliminer tout ce qui s'oppose à leur satisfaction. Tout cela est donc bien sympathique.

(Mais je pourrais dire tout aussi bien que ce n'est pas bien difficile de vivre aux crochets des amis et qu'il serait plus méritoire, dans l'optique même de Sal, Dean et

leurs amis, de jouer les parasites chez de riches étrangers ; qu'on mendie, mais qu'on omet de cracher à la figure de qui vous fait l'aumône ; qu'on pelote à des parties ou dans des voitures plus souvent qu'on ne fait vraiment l'amour, que Sal est bien plus souvent en train de chercher une fille sans en trouver, que véritablement avec une compagne ; qu'on se fait un mythe des Noirs beaucoup plus qu'on ne fraternise véritablement avec eux et que la petite Mexicaine qui vit un moment avec Sal est sans doute la seule fille qu'il n'envisage pas d'épouser. Tout cela est donc bien gentil, mais ne va pas très loin : ce qu'ils se vantent de faire, nos gaillards ne le font qu'à moitié ; quant à ce qu'ils ne font pas...)

Surtout, il s'agit d'un mode de vie qui tient compte de la donnée fondamentale de la géographie américaine : l'espace, donc basé sur le mouvement qui le parcourt, dans lequel les villes ne sont que des jalons, des destinations successives, et les séjours de simples haltes.

Mouvement forcément aussi rapide que le permettent les moyens de transport contemporains et la possibilité qu'ont les personnages de les utiliser : quand Sal ne peut pas se payer le train, il prend le bus, et s'il ne peut pas se payer le bus il fait du pouce, mais le voyage le plus enivrant sera toujours le plus rapide : celui que Sal et Dean font de Denver à Chicago en Cadillac en 17 heures. (De fait, c'est le mouvement, et la rapidité du mouvement qui transforme en fascination la monotonie des Prairies, et les petites villes perdues dans leur étendue, où aucun citadin n'accepterait de gaieté de coeur de se fixer, prennent un caractère émouvant quand il ne se passe que quelques instants entre le moment où la silhouette des élévateurs signale leur proximité et celui où, les ayant traversées, on se retourne sur le siège pour regarder par la lunette arrière les habitations diminuer puis disparaître...)

Mais Kerouac n'est pas le premier "Peau-Rouge" d'une tradition littéraire bi-

céphale qui en compte sans doute autant que de "Visages Pâles" : Le non-conformisme, l'hétérodoxie, la prise de position individuelle contre l'opinion de la majorité, l'insoumission, la désaffiliation sont une attitude indigène, un mouvement originel : les États-Unis leur doivent l'Indépendance ; il se sont exprimés diversement au cours de l'histoire et dans la littérature américaine.

Le retour à la nature, l'exaltation du primitif, Noir ou Peau-Rouge, la découverte de l'Ouest et de ses habitants, race plus simple, vigoureuse et chaleureuse que les citadins de l'Est, tout cela est déjà chez Whitman, dont les New-Yorkais préférés étaient les conducteurs de ferry-boats et d'omnibus ; l'ivresse des déplacements rapides en voiture ou en train, les litanies de noms américains, noms de villes, de montagnes, de fleuves surtout, le sentiment de l'espace américain et du mystère de la vie des habitants des petites villes perdues dedans, le poème en même temps des grandes villes et de leurs quartiers secrets, tout cela est chez Thomas Wolfe ; quant au choix, comme personnages de romans, de travailleurs des chemins de fer, d'ouvriers agricoles, de chômeurs, de clochards, il est déjà chez tous les écrivains des années 30.

Kerouac se situe donc dans une tradition que d'ailleurs il revendique : certaines tournures de phrases volontairement whitmaniennes, le nom de Wolfe plusieurs fois cité, montrent qu'il se reconnaît des prédécesseurs : il est d'autant plus surprenant que Henry Miller ne soit nulle part nommé, car l'argot, l'obscénité prétendue, la liberté, le naturel, la frénésie de *On the Road* sont ceux des *Tropiques* et du *Cauchemar climatisé* ; sans doute n'était-il pas nécessaire d'attirer l'attention sur une filiation aussi évidente !

Il a encore, hors d'Amérique, des ancêtres plus lointains : *On the Road*, avant d'être La Conquête de l'Ouest, c'est l'Odysée, c'est la Quête du Graal, c'est Tom Jones.

Mais c'est une Odyssée sans Ithaque, une Quête sans Graal, une Conquête sans Indiens, sans bisons, sans obstacles et sans objectifs, qu'ils soient l'établissement d'un Jardin d'Eden dans la vallée du Mississippi ou l'ouverture de la Route des Indes, une Ruée vers l'Or sans or ! Il n'y a pas d'âge d'or, il n'y a pas de bon sauvage, et l'Amérique que découvre Sal Paradise n'existe pas, n'existe plus ; elle n'a jamais existé qu'à l'état de possibilité, et cette possibilité même n'existe plus.

L'Amérique de Kerouac est un mythe dont Sal Paradise a décidé qu'il était incarné dans l'Ouest ; il lui suffit de voir un fermier du Nebraska et de l'entendre rire, d'apercevoir le Mississippi ou les Rocheuses, ou simplement de se répéter "J'y suis, je suis dans l'Ouest," et même "Je pars, je pars dans l'Ouest," pour se trouver transporté dans l'Amérique de son rêve.

Et certes le "Rêve Américain" (ou plutôt l'Amérique rêvée par ses poètes et par certains de ses penseurs et de ses hommes d'Etat) a été une force, qui a contribué à donner aux Etats-Unis certains de leurs traits, aux époques où plusieurs chemins s'ouvraient, où le pays, en pleine formation, en pleine croissance n'avait pas encore occupé tout son espace et où ses traits n'étaient pas encore fixés ; il y avait plusieurs Amériques possibles, et les Etats-Unis sont devenus ce qu'ils sont, pour le meilleur ou pour le pire, en éliminant à chaque stade toutes ces possibilités sauf une.

Pendant un certain temps, cependant, il y eut toujours un rêve de rechange : dans *The Octopus* de Frank Norris (3), le chemin de fer qui traverse les ranchs, c'est la civilisation industrielle qui détruit le mythe de l'Eden et les ranchers en meurent, mais le poète part à San Francisco suivre le blé de la dernière récolte sur la Route des Indes : il a changé de rêve, et son rêve accompagne la marche de l'impérialisme américain qui, la conquête de ses frontiè-

res continentales accomplie, part à la conquête (commerciale) du monde.

Mais le même rêve (par exemple une république aristocratique et rurale, ou une république décentralisée) n'a pas le même sens au début du 19e siècle et aujourd'hui ; et la thèse du droit des Etats, qui pouvait être progressiste alors, est aujourd'hui, reprise à leur compte par les Etats du Sud, réactionnaire et fasciste. La civilisation américaine ne sera pas une idylle pastorale ; il vaut mieux s'y résigner que feindre de croire que d'idylle pastorale est une alternative valable à l'étatisme centralisateur de Washington et aux "féodalités" syndicales, comme Dos Passos le fait dans ses romans depuis 1942 !

Quand il n'y a plus de rêves de rechange, le même rêve, de rêve possible, de rêve d'avenir qu'il était, devient rêve du passé, pure nostalgie, et ce n'est pas la nostalgie qui va changer la face du monde.

L'Amérique de Kerouac est une Amérique mythique qui ne supporte pas la confrontation avec la réalité, et c'est ce qui explique le besoin constant qu'ont les personnages de reprendre la route pour être emportés dans un mouvement rapide : la vitesse efface et brouille suffisamment les traits pour que les deux visages se superposent ; et quand la vitesse même ne produira plus cette confusion souhaitée, les "beat" eux aussi, prendront la Route des Indes, dont j'ai bien peur qu'elle soit un "chemin de nulle part" : celle d'un Orient de l'esprit, le Bouddhisme Zen. *On the Road* est tout de même un bon livre, mais j'ai ensuite trouvé illisibles aussi bien *The Subterraneans* que *The Dharma Bums* ou *Big Sur*. Je vous proposerai le mois prochain quelques romans dont bien davantage les personnages vivent leur vie corps à corps avec la réalité américaine d'aujourd'hui.

michel euvrard

(1) "On the Road". Signet Book. 60c

(2) Norman Podhoretz. The Noonday Press. 1964. "The Know-Nothing Bohemians". in *DOINGS AND UNDOINGS* p. 144

(3) Frank Norris: "The Octopus". Bantam Classics.

interprétations de la vie quotidienne

patrick straram

functional

"There is a deep grasp of jazz roots and tradition apparent in the blues, *Functional* (listening to the playback, Monk said: "I sound like James P. Johnson", which is an exaggeration, but an apt one.)" (Disque "Riverside" *Thelonious himself*, RLP '12-235.)

Mon premier Thelonious Monk, un 78 tours, c'était en 1949 ou 50, et c'était *round midnight*, et c'est ce qui fit écrire à Boris dans un numéro de Noël de Jazz-Hot "en rond autour de minuit", et mon dernier c'est *Misterioso*, que m'offre pour la saint Patrick mon cactus-ookpik, because she's gettin' that way, sentimental over me, un disque, ce mystère, l'évidence... Ce que je veux dire, c'est que depuis 15 ans je ne cesse d'entendre des disques de Thelonious Monk, et des disques de Charlie Parker, de John Coltrane, d'Eric Dolphy... Le *Misterioso*, avec *Evidence*, disque "Columbia" CL 2416...

Mais le jazz, c'est dans des boîtes qu'il faut l'entendre, quand, stimulé par ceux-là qui boivent, le voient et l'écoutent, le musicien ne cesse d'aller plus loin dans l'invention d'un univers sonore "rendant compte" de sentiments et mentalité et les rapports possibles, à travers cette "improvisation", entre qui joue et qui l'entend... Je me souviens, à Paris, pendant cette adolescence dite existentialiste, les nuits blanches d'une intense tension au "Lorientais", au "Vieux-Colombier", au "Tabou", surtout au "Club Saint-Germain"...

Où dans Montréal entendre, sinon "the new thing" ou le plus authentique blues,

"L'art, c'est le délire d'interprétation de la vie."

Louis ARAGON

("Qu'est-ce que l'art, Jean-Luc Godard?" / "Les lettres françaises", 9-15 sept. 65.)

du moins jazz, folk songs, rythm'n'blues, idiomes parallèles au plus pur langage Noir américain, idiomes dont une popularité persistante malgré les modes indique qu'il y a bien un besoin fondamental qu'elle satisfait? (Et qu'on ne compte pas sur moi pour "situer" cet avatar gauchiste pour épuisés: les discothèques et leurs danseuses à gogo! Je ne me veux pour "fonction" que celle d'informateur d'une certaine musique aux racines et à la fièvre vraies...)

Peut-être *The blue lantern* et le *Café Prag*, respectivement rue Stanley, nord-ouest de Sainte-Catherine, et rue Bishop, nord-est de Sainte-Catherine? ... Mais une certaine juvénilité anglo-saxonne atroce risque de rendre insupportable l'ambiance.

Il y a *Jazz en liberté, jam session*, le mardi soir, à 20 heures 30, salle de l'Ermitage, 3510 Côte-des-Neiges, entrée libre, musiciens qu'enregistre Radio-Canada.

Il y a l'*Esquire*, rue Stanley, sud-ouest de Sainte-Catherine, que j'aime tant.

Et, sur Saint-Laurent, le très parfait *Grand National*.

Il y a le *Drug hot*, rue de la Montagne, où j'aurais peur d'aller, pensant ce que je pense du "Drug store", n'y savais-je maître de cérémonie et c'est dire quel maître et quelle cérémonie le superbe Alfie, qu'aident un Gilles, une Patricia et une, superbe, Marie-Louise dignes d'Alfie. Mardi et mercredi soirs: orchestres. Vendredi et samedi: breakfast dance — disques, l'on danse jusqu'à l'aube et petit déjeuner! Tequila...

Le camarade Michel Garneau, l'un de ceux qui *aiment le mieux* le jazz, me dit qu'il y a le dimanche après-midi, et le soir, de fascinantes jam sessions au Bar du *Harlem Paradise*, rue de la Montagne, sud-ouest de Saint-Antoine, Bob Rudd et son trio recevant jusqu'à huit saxophonistes, tous les musiciens qui ont *envie de jouer*, tous les musiciens du *Black Bottom*...

Il y a, boîte essentielle au jazz, essentiellement le *Black Bottom*, 1350 ouest rue Saint-Antoine (renseignements: 933-0678), "soul food & things", c'est affaire d'âme, au sens Noir américain du mot, un blues à n'en plus finir, la nuit entière, c'est clair comme le jour, la nuit entière ce blues, qui a même pouls de James P. Johnson et de Thelonious Monk et de chaque homme qui a besoin du blues, *Functional*, à hauteur d'homme quand celui-ci vit pour remplir ses fonctions, c'est simple, et c'est le plus bouleversant univers sonore que je sache, que je vive...

pourriture & cie

Un matin je voulais revoir le bouleversant et admirable BOB LE FLAMBEUR, de Jean-Pierre Melville. Chant-et-documentaire désabusé, sentimental avec virilité ("état" en voie de disparition dans ce monde d'individus-aux-"Choses"), pour dire une dernière fois des qualités d'homme et de joueur (et Melville ne retrouvera jamais ensuite une telle "veine", même dans l'assez excellent 2 HOMMES DANS MANHATTAN, avant de se fourvoyer complètement: LE DOULOS). Un des plus beaux films français, BOB, et l'un des seuls au monde à donner à voir dans leur spécificité dévorante *jeu* et *jouer*, LE FLAMBEUR.

Au canal 10, Télé-Métropole. J'approuve qu'on insère de brefs films publicitaires dans un long métrage qu'on télédiffuse sur le petit écran. Sauf en de très rares exceptions. Les conditions de vision d'un film sur ce petit écran sont totalement diffé-

rentes de celles de vision dans une salle. Et les pauses auxquelles obligent des "commerciaux" permettent d'avoir le recul devenu nécessaire depuis que le film n'est plus vu dans le contexte salle pour lequel il fut prévu. Disons sommairement que ces arrêts durant la vision solitaire d'un film sur le petit écran remplacent le facteur atmosphère collective durant la vision dans une salle, et ce très adéquatement compte tenu de la réduction de l'image et le processus de sollicitation propre à la télévision. A condition que ces bandes-réclames soient placées intelligemment dans le film, et que la somme de leur temps ne soit pas soustraite de la durée du film. Ce qui fut le cas, ce matin-là, le 25 février dernier, au 10. BOB LE FLAMBEUR ainsi dénaturé, à faire vomir, le film réduit à des fragments de film, sans plus son mouvement intrinsèque, qui fonde sa qualité... Aux imbéciles malsains responsables d'un tel massacre va parfaitement, en la transposant dans leur "univers", cette remarque de Bob: "Le milieu est plus ce qu'il était. C'est Pourriture & Cie, maintenant!"

Qu'on se méfie des films présentés au canal 10, ce ne sont pas forcément les films annoncés, mais des bouts-à-bouts avec des bouts qui manquent. Une "politique" *Pourriture & Cie*...

24 heures exemplaires

Je veux dire un moment privilégié, parce qu'il prouve que de tels moments sont possibles pour peu qu'on soit attentif, et parce qu'il s'agit de films dont on ne parlera jamais assez. (Quant à ceux qui n'ont pas vu RED LINE 7000, et ceux qui n'ont rien vu dedans, qu'aurais-je à dire?...) Le week-end 19-20 février 66, avec la femme aimée, mon cactus-ookpik.

Université de Montréal: LE CHAT DANS LE SAC. 4ème vision: j'aime plus encore cette chronique d'un examen de

conscience en situation, l'un des grands moments du cinéma le plus neuf.

Au "System" : THE PATSY. Quel admirable cinéma que celui de l'effarant Jerry Lewis, moraliste hyper-sensible-lucide et homme du spectacle à son maximum de folie grandiose, aussi la plus complexe mécanique de précision. Film qui, dans un incessant déferlement de l'humour à la fois le plus corrosif et le plus chaleureux, chaque gag et chaque "critique" d'une incroyable justesse dans le plus beau délire qui soit, film qui traite génialement de la totalité inflationnaire inévitable du mode de vie américain (les structures et nécessités d'un système capitaliste bien démontrées comme causes et bien démontrée l'aliénation de la collectivité et de l'individu), et de la solitude atroce d'un être accorrompu affrontant les avatars d'une existence d'autant plus in-humaine que la plupart la subissent passivement, et donc complices, dés-humanisés, imposant à l'être son propre dualisme infernal — qu'extraordinairement "illustre" l'ambiguïté du comique. ("Chaque individu est isolé. Tout au moins chaque personne simple. Evidemment, des types comme Benjamin Fairless, Bernard Barouch (grands industriels américains), U Thant, le sénateur Dirksen n'entrent pas dans une telle "catégorie", si j'ose dire ! Mais la plupart des mortels savent bien, eux, que la société n'a pas le temps de s'occuper d'eux. La situation fondamentale de toute comédie est donc celle de ce personnage face à ces difficultés. Difficultés dont il est bien sûr d'une certaine façon l'instigateur. Car il n'est pour nous de difficultés dont nous ne soyons, au moins en partie, responsables." Jerry Lewis. De tels termes sont probants, qu'exprime l'un des plus beaux et des plus percutants cinémas au monde.) TO CATCH A THIEF. Ce n'est pas l'un des meilleurs films d'Hitchcock. Mais quelle absolue maîtrise du langage le plus efficace pour expliciter un propos ! Quelle lucidité dans

l'analyse de l'individu pris au piège de la schizophrénie qui lui sert de défense contre la dépersonnalisation imposée dans le milieu où il vit, milieu qui le façonne autant que ses impulsions ou latences les plus singulières. Magistralement "contée" pour provoquer le plus (déclencher le plus irrévocablement l'attention la plus soutenue), c'est une réflexion, ce film, qui mêle aussi à l'angoisse l'humour le plus incisif, et d'autant plus totalement, plus dialectiquement est ainsi alerté l'esprit, une réflexion sur les mobiles d'êtres au-delà du bien et du mal, mais alors d'autant plus déclassés, déphasés, dans un monde aveuglement encore soumis à ce commerce de notions auxquelles bien sûr ne croient plus ceux qui en changent la face, du dit monde en pleine crise morale sans aucun raccord possible avec "ce qui se passe" réellement. Et c'est aussi, ce film, la définition la plus "saisissante" de l'aliénation de chacun aux données exclusives des sociétés de consommation de l'Occident capitaliste, l'être en porte-à-faux tragiquement de ne s'être libéré de l'idée de destin que pour devenir la proie d'un fatalisme organisé par les divers pouvoirs possédant et maniant les moyens de production — l'être dans sa tentative d'identification pour maîtriser et assumer sa liberté devenant donc *coupable*, puisque tentant d'échapper à sa seule fonction de consommateur, et dans son effort même de réalisation de soi signant sa condamnation. Ici encore le dualisme fondamental de l'individu est préalable à toute "histoire" . . . Comment ne pas vibrer profondément à la justesse, l'importance et la grandeur inouïe des films de Jerry Lewis et d'Hitchcock. (quant à ceux impuissants à voir RED LINE 7000 . . .), en marge même de leur excellence cinématographique envoûtante, lorsqu'on vit quotidiennement dans un contexte nord-américain, et plus précisément encore, vu l'opposition constante de singularités aux mécanismes sociaux, québécois ? . . . Pour voir de tels films, si dans des conditions de vision par-

fois défectueuses, mais c'est en des salles où l'on ne pénètre jamais sans émotion, il suffit d'appeler (programme — trois films à la suite — changeant chaque mercredi et chaque samedi) d'abord le "System", VI. 5-2000, et puis aussi le "Midway", 861-8081, et le "Crystal", 861-2249.

Chez le Turc aux passions fracassantes, hobereau vendéen d'une véritable Renaissance d'aujourd'hui, Guy le fou de "fêtes" superbes, ADIEU PHILIPPINE. Ce film tant aimé lors de trois visions précédentes il y a deux ans, ce n'est peut-être que maintenant que j'en mesure combien et pourquoi c'est un extraordinaire chef-d'oeuvre. L'un des grands moments du cinéma le plus neuf. Jacques Rozier "comme" Gilles Groulx. C'est le cactus-ookpik qui en conclut ce qu'il faut : "Après ADIEU PHILIPPINE, je vois beaucoup mieux LE CHAT DANS LE SAC !" — qu'elle venait de revoir moins de 24 heures plus tôt. (Cf. numéro spécial cinéma revue "Liberté".)

En 24 heures CHAT DANS LE SAC, PATSY, TO CATCH A THIEF et ADIEU PHILIPPINE, c'est un moment inoubliable d'appartenance au cinéma le plus vital, en un temps unique de la tension la plus éblouissante, sans temps morts. C'est beau comme la légende sous une photo en page 14 du Cahier du cinéma 174, légende que je ne saurais certes pas ne pas faire mienne (et surtout après RED LINE 7000) : "Cette photo de Robert Mitchum et les propos d'Howard Hawks publiés il y a deux mois représentent pour l'instant la somme de nos connaissances en ce qui concerne ELDORADO. Mais voilà qui suffit amplement pour affirmer qu'il s'agit là de leur dernier chef-d'oeuvre."

une saison en enfer

Tout ce que j'en viens de dire, de flashes *signifiant*, "insistant" des interpré-

tations de la vie quotidienne (ainsi RED LINE 7000), ne veut rien dire qu'à moitié.

Parce que depuis je lis "La mise à mort", et parce qu'en train de lire "La mise à mort" le 8 mars dernier je vois PIERROT LE FOU. "Oublierai jamais ce 8 mars", n'ai-je pu m'empêcher de télégraphier à J.-L. G., entre deux cognacs à l'Asociacion Espanola, pour célébrer "au lieu dit", seul avec l'émotion et les idées si intensément mises en branle par l'oeuvre, et par le fait que les deux oeuvres l'une par l'autre..., pour célébrer les deux heures de vision d'un film les plus consumantes de ma vie (et c'est-à-dire *le moi le plus intégral s'y consumant*, au plus haut degré d'adhésion à un "miroir" depuis longtemps contenu en lui), et ce pendant le temps de la lecture la plus consumante de cette même existence "sans espoir, avec conviction", désespoir et passion me singularisant signifiées comme jamais auparavant... Jamais plus ne tolérerai que se mélangent petits truqueurs des "Choses" et hommes Pierrots le fou de la mise à mort (parce qu'aussi, le sentiment et la conscience de ce mouvement dernier unique de chacune des oeuvres qui fait que l'une par l'autre...) ... Comment encore sans un mal infernal participer à une quotidienneté dans laquelle nul n'est sensible à, n'a un besoin vital de *l'évidence de cette intégralité*? Mais j'en ai déjà trop dit...

Qui dit croire "à l'extension illimitée des connaissances humaines, mais je sais, je sais que ces connaissances ne feront jamais qu'accroître le domaine de la souffrance, qu'elles pourront éclairer celui-ci mais ne permettront jamais, par exemple, à l'homme d'acquérir la certitude d'être aimé", dans "n'importe quel chapitre de ce roman qui est l'amour de toi", et du Front Populaire et 39-45 et le Parti communiste français et Alice au Pays des Merveilles traversé le miroir des miroirs (et le Roi Fou donc?), et qui dit Nicolas de Staël et

l'amour à réinventer et tout le seul cinéma qui précipite la vie réelle, jusqu'à l'éternité retrouvée : il ne servirait à rien de les vouloir "vulgariser" comme on dit sans rien dire, au bénéfice de qui n'en a que faire qu'en marge, superficiellement, quand pour les autres c'est question de vie ou de mort la seule question : et on laisserait s'y complaire en simplifications qui n'en veut que sans s'y consumer, impuissant à *vivre à l'image d'un désir qui lui fasse seulement mériter* quelque mise à mort de PIERROT LE FOU que ce soit ? ...

Tout le drame est là, et en même temps la vie n'a pas d'autre goût et pourtant quel plaisir intense à la vivre, tout le drame dans cette seule façon intégrale de vivre et le dire ...

"Jouons sur les mots" un peu, la sélection naturelle qu'il faut s'opérera d'elle-

même : "Peut-être que j'ai mémoire des mots, et des choses oubli." "Et le cinéma, en faisant rendre gorge à la réalité, nous rappelle qu'il faut tenter de vivre."

Discerne-t-on que pour exister fidèle à l'amour, et une solidarité, un travail, et des camaraderies (et pour ce sans plus jamais "passer sur", "fermer les yeux sur" manigances et mi-figues mi-raisins ; un vrai joueur se nie qui admet faux jetons), tenter de vivre, comme "Mise à mort" comme PIERROT LE FOU (et combien de sens n'a pas ce seul membre de phrase ?), je ne le puis qu'en *cette* saison en enfer ? ... A ce point, quel "bien" cela fait dans le mal de *savoir*, et le vivre, quoi, qui l'on aime ... A en et d'en mourir ...

patrick straram

(mars 66)

marginales

appel aux armes

Si, pour David Lewis, René Lévesque est un dangereux extrémiste, (tout le monde sait qu'extrémiste implique l'épithète dangereux et comprendra que je commets ici un pléonasme) pour nous, tous les députés sont de dangereux extrémistes puisque leur manière d'agir est un vivant appel à la révolution. Pour preuve, je n'en veux que cette remarque d'un ministre québécois : "Une chance que le peuple ne voit pas ce qui se passe dans cette chambre, parce que nous serions tous fusillés. Ce serait la révolution". (Cité dans *Le Devoir* du 10 mars).

p. c

donc les neurologues

Donc les neurologues nous apprennent que le bilinguisme est une preuve d'intelligence supérieure.

Par ailleurs on vient de découvrir que, dans la race blanche, plus vous êtes intelligent, plus vos dents seront cariées. Plus vous êtes con, plus vos dents sont saines. C'est prouvé.

En somme le **canadian** parfait, citoyen supérieur, est un bilingue aux dents cariées, et l'on pourra désormais juger de la qualité des députés à Ottawa par leur sourire ...

i. g.

elio vittorini

Elio Vittorini vient de mourir à 62 ans. A moins de publications posthumes, Erica restera donc son dernier volume publié en français; il se compose de trois textes écrits à des dates différentes dont le plus long, Erica et sa petite famille, est le début d'un roman commencé en 1936 et sur l'inachèvement duquel Vittorini s'explique ainsi :

"Comment se fait-il que j'aie dû l'interrompre? J'envie les écrivains qui sont capables de continuer de s'intéresser à leur travail même pendant que les épidémies et des guerres font rage... Beaucoup des oeuvres que nous lisons aujourd'hui existent précisément à cause d'une semblable capacité; et cette capacité, j'envie beaucoup ceux qui la possèdent, je la considère comme une qualité qui peut rendre grand un écrivain, et je la recommande aux jeunes, mais je ne la possède pas. Un grave événement public peut, hélas! me distraire et provoquer un changement dans l'intérêt que je porte à mon travail... C'est que l'éclatement de la guerre civile en Espagne, en juillet 1936, me rendit soudain indifférent aux développements de l'histoire à laquelle je venais de travailler pendant six mois d'affilée. Les premières nouvelles concernant Madrid et Barcelone, l'Andalousie, l'Estémadure et les villes basques, me retinrent devant les journaux qui en étaient pleins, comme devant la barrière abaissée d'un passage à niveau."

Tel était Vittorini, et il n'importe à la fois qu'il ait été cet homme modeste et

fraternel, militant anti-fasciste, résistant, communiste, puis, quand il cessa d'appartenir au parti, jamais anti-communisme, cet homme que la guerre d'Espagne empêcha de terminer un livre, et qu'il ait quand même, malgré tout, écrit ses livres.

Livres peu nombreux et fort discrets, mais qui certainement sont à son image et l'expriment entièrement: graves et tendres, retenus, tendus, généreux, enracinés dans la réalité italienne et plus particulièrement sicilienne, mais sans exotisme, ils dénoncent ce que Vittorini appelait les "offenses au monde" et exaltent l'innocence et le courage des offensés. De tous on pourrait dire ce qu'il disait qu'aurait été Erica:

"Erica aurait tout découvert de la vie tout connu par elle-même, peu à peu (et aussi le plaisir, et aussi l'amour, et aussi l'amitié), malgré la misère de sa condition. Elle se serait développée (bien qu'au milieu de cette misère) en tout ce qui constitue un être humain, développée, en somme, de tous les côtés de ce qui fait l'âme humaine. Tel était le thème essentiel de ce livre. Cette joie fondamentale qui est, malgré tout, celle de la vie, atteinte justement (pour montrer ce "malgré tout") à partir d'une situation de malheur absolu..."

Elio Vittorini: Les Hommes et les Autres — Conversation en Sicile — L'Oeillet Rouge — Le Simplon fait un coup d'oeil au Fréjus — Journal en Public — Erica. Tous : Gallimard.

m. e.

en vérité, en vérité . . .

"Gerda Munsinger s'est réfugiée 'quelque part en Bavière avec des amis', a révélé hier le fils de l'homme . . ."

(Le Devoir, 15 mars 66)

Et nous qui pensions qu'il n'était plus question de mêler la religion à la politique ni aux fesses, depuis le début de la révolution tranquille . . . Il est vrai que M. Ryan a de ce côté (la religion, bien sûr) de meilleurs informateurs que nous!

p. m.

gerda à l'expo ?

Certains indices nous effarent...

On le sait, des spécialistes étudient la question (et quelques plus malins s'organisent déjà) : il y aura une recrudescence de la prostitution à Montréal durant l'Expo 67.

L'affaire Munsinger nous rappelle fort à propos que la marge parfois est difficile à faire entre prostitution et espionnage.

L'Expo 67 a choisi pour thème : Terre des Hommes.

Or... Que penser de cette lettre au "Nouvel observateur" : "Les leaders de la gauche française ne pourraient-ils pas aider le mouvement Terre des hommes, qui veut secourir les civils blessés au Vietnam, en prenant des initiatives efficaces ? Il s'agit de secourir des orphelins victimes des dernières découvertes de la science occidentale. Washington a refusé d'aider Terre des hommes. Et la gauche ?" Signé : Nguyen Dang Tam, Terre des hommes, 3 rue Baron, Paris. (9-15 mars 66).

Troublant, non ? Quelle infiltration cache la grande parade sur l'île ?

Il reste que : par quel bout qu'on le prenne (et elle, elle connaît ça), il nous faut pour l'Expo 67, puisqu'elle permettra à

Montréal pour un temps d'être une Terre des Hommes, Gerda Munsinger...

p. s.

bas les pattes!

Entendu dans la nuit du 14 au 15 mars, vers minuit dix, sur CBF-FM: "Aragon . . ." non sans quelque surprise d'entendre citer son nom à cette émission *Recueillement*, édifiante, religieuse, destinée à élever l'âme et à la préparer au sommeil, "Aragon", donc, "pas celui des options politiques qui ne nous intéresse pas, mais le poète qui, à soixante ans écrivait dans *Le Roman Inachevé*" — qui va être réédité dans une collection Poésie de Poche chez Gallimard inaugurée par *Capitale de la Douleur* et *L'Amour la Poésie* de Paul Eluard en un volume avec une préface de Mandiargues — . . . suivit une longue citation, lue avec un débit de robinet d'eau tiède par l'anonyme soutane de service.

Ira-t-on, pendant qu'on y est, "récupérer" aussi Elsa Triolet, sous prétexte qu'elle a écrit un roman qui s'appelle *L'Âme* ?

Et Radio-Canada doit-elle cautionner une aussi malhonnête entreprise de mise en morceaux (soigneusement) choisis de l'oeuvre d'un écrivain qui se proclame matérialiste athée, et de surcroît membre du comité central du parti communiste français, et s'est donné la peine d'indiquer dans un grand nombre d'articles critiques (réunis dans *J'abats mon Jeu*, Ed. Français Réunis, et *Les Collages*, Hermann, coll. de poche "Ecrits sur l'Art") les liens dialectiques qui unissent toutes les périodes de son oeuvre pour éviter justement qu'on l'oppose à lui-même ?

Alors, laissez Aragon où il est; en avance, juste à l'heure, à l'heure juste, quand les horloges sont arrêtées à vos clochers. Nous ne cherchons pas, nous, à enrôler de force Claudel, Péguy, Maritain ou Teilhard!

m. e.

les enfants n'amuse plus les prostituées ?

Après lecture d'un compte rendu dans "Métro-Express", le 22 février 66.

"David Lewis, vice-président du Nouveau parti démocratique, s'est attaqué au ministre du Bien-Etre du Québec M. René Lévesque qu'il a accusé de faire des déclarations inspirées par un nationalisme arrogant et infantile". Pour bien situer la party: "Parlant à un banquet en l'honneur de Claude Jodoin, président du Congrès du travail du Canada, sous les auspices du Mouvement ouvrier sioniste canadien, David Lewis a soutenu que le nationalisme a servi d'excuse à certains démagogues pour leur avancement politique personnel. Souvent aussi, a-t-il dit, il sert d'arme à certains paranoïaques aux prises avec certaines phobies qui n'ont pas d'existence réelle". Des exemples? Certains pays africains, le génocide du peuple juif par les nazis... Sur quoi, virage: un nationalisme peut être positif et civilisateur. On s'en serait douté: Israël. Quant à la démonstration de Lewis, elle dénote une logique bien N.P.D.:

a) "Pour expliquer la haine des peuples arabes pour le jeune Etat juif d'Israël, David Lewis a affirmé que c'était le caractère progressiste de ce pays qui est à la source de l'inquiétude et de la répulsion qu'il soulève dans les pays arabes." Bon, alors, dans ce cas, la haine des provinces anglo-américaines du Canada pour le nationalisme québécois?...

b) "La création de l'Etat d'Israël est considérée par les Arabes comme une extension de l'impérialisme occidental." Tiens? On ne le lui fait pas dire. On aurait bien voulu qu'il explique le joint, de a à b, venant d'un leader N.P.D.! On se souviendra que notre nationalisme n'est envisagé que dans une perspective socialiste...

Infantile, le René? Mais cela devrait émouvoir et exciter les stratèges N.P.D., ou

c'est à n'y plus rien comprendre, au niveau d'une profession vieille comme le monde...

Est-ce qu'être à la disposition de trop de clients serait la cause d'une aussi charmante confusion mentale? Ou le luxe?... Parce que des clients comme C.T.C. et Mouvement ouvrier sioniste canadien, pour être à la hauteur de leurs réputations, doivent être très généreux pour leur affolante Nouvelle Putain Déconnante...

p. s.

saint rené chez les requins

"L'intervention gouvernementale est déterminée avant tout, semble-t-il, par la rentabilité économique tout en tenant compte du contexte social et politique". (Jean Deschamps, futur directeur de la SGF. Déclaration citée dans La P... du 28 février 1966).

Pareille affirmation, au moment où le régime Lesage met en vedette ses ministères "sociaux" (Education, Santé, Famille) éclaire singulièrement le sens de cette opération: donner l'illusion aux citoyens que l'Etat se préoccupe avant tout de leurs besoins alors qu'il s'agit, bien davantage, d'une part, de parer au mécontentement croissant des travailleurs, de l'autre, d'adapter les rapports de production aux conditions nouvelles de l'économie, c'est-à-dire, en particulier, de hausser le niveau d'instruction et le taux de consommation. L'ignorance et la pauvreté sont devenues **non rentables**.

Ce qui importe avant tout donc c'est d'assurer la "rentabilité économique" du capitalisme. Or, l'une des conditions en est de "tenir compte du contexte social et politique". On pourrait d'ailleurs résumer toute l'affaire en deux mots, en empruntant ceux-ci à Serge Mallet: "socialisation des pertes, privatisation des profits". Aux gros le gâteau, à l'Etat, l'addition; telle est, en gros, la nature du néo-capitalisme.

p. c.

c'est pas vrai, j'ai pas dit ça!

Rapportant un colloque auquel je participais en compagnie des représentants de trois autres revues, M. Florian Bernard me fait dire, dans La Presse, que je suis en faveur d'un marxisme qui "s'adapterait au néo-capitalisme", et que je suis plutôt en faveur de "la collaboration entre les classes" que de leur "disparition immédiate". Merde. Si ça continue, je vais comprendre MM. Les Ministres qui se plaignent des journalistes. J'avais pourtant dit (et même répété) que l'un des principes qui me semblait essentiel au marxisme était que le capitalisme repose sur la lutte des classes et que le socialisme ne peut se réaliser que par la victoire des classes dominées sur les classes dominantes, et par l'abolition des classes. Et j'avais dit aussi qu'il fallait adapter les **factiques** au néo-capitalisme. De là à me transformer en une manière de père Arès, tout de même...

p. m.

courrier des lecteurs

le pouvoir et la politisation

Chers compatriotes,

(...) **une divergence d'opinion: les critiques de PARTI PRIS à l'égard de la participation du RIN et autres néopartis ne peuvent que diminuer leurs chances de succès. Il me semble qu'on devrait attendre après les élections pour lancer la pierre. Des députés indépendantistes, quel qu'en soit le nombre, pourraient militer plus avantageusement en faveur de notre cause commune. Le moins qu'on puisse faire maintenant, c'est de garder un silence attentif et coopérer collectivement. (...) Les citoyens auront un choix qu'ils**

n'ont jamais eu jusqu'alors, même dans la défaite le pourcentage du vote total peut être considéré comme un gain appréciable. Vous insinuez que notre but peut être atteint par la révolution armée. L'impérialisme est si bien armé, si bien organisé qu'il serait impossible de le renverser par la force, à présent. (...) Pour instaurer la République, il faut le pouvoir. Lorsque les St-Thomas réaliseront que la métamorphose définitive tire à sa fin, ils sauteront la clôture du statu quo...

RAOUL J. LETIECQ
Leicester, Mass. USA

Monsieur Letiecq,

Vous posez mal les problèmes. N'importe qui peut prendre le pouvoir. Il n'y a qu'à se vendre, qu'à adopter une plateforme qui amène l'eau au moulin ou le fric à la caisse électorale, il n'y a qu'à copier les vieux partis, défendre la libre entreprise comme le fait le RIN, proposer des réformes comme tout le monde, même le gouvernement, le fait. La question n'en est pas une de prise du pouvoir mais bien de politisation. Il y a cinq ans, nous n'étions pas politisés, **Parti pris** n'existait pas, or aujourd'hui, nous sommes politisés, **Parti pris** existe. Nous nous sommes politisés sans revues politisantes, sans lieux de rencontre, dans l'isolement et la contestation. Aujourd'hui, une cristallisation est en cours. Une masse d'informations circule. La politisation est en cours. **Parti pris** entend poursuivre ce travail de diffusion. Le pouvoir, nous n'en voulons pas pour nous, mais nous voulons que le peuple s'en empare. Tout pouvoir qui n'est pas conçu ainsi en est un d'hypocrisie fascisante. Quant à la révolution armée, c'est être romantique que d'y penser au Québec. Et l'organisation de la révolution au Québec doit se consacrer à autre chose que cela.

gérald godin

Bulletin de commande — volumes déjà parus

éditions **parti pris**

Veillez me faire parvenir les titres suivants :

- | | |
|---|--------|
| <input type="checkbox"/> la ville inhumaine , roman de Laurent Girouard | \$2.00 |
| <input type="checkbox"/> le cassé , nouvelles de Jacques Renaud | \$1.00 |
| <input type="checkbox"/> le cabochon , roman d'André Major | \$1.50 |
| <input type="checkbox"/> l'afficheur hurle , poème de Paul Chamberland | \$1.50 |
| <input type="checkbox"/> la chair de pouie , nouvelles d'André Major | \$1.75 |
| <input type="checkbox"/> la nuit , roman de Jacques Ferron | \$1.50 |
| <input type="checkbox"/> pleure pas, germaine , roman de Claude Jasmin | \$1.75 |
| <input type="checkbox"/> journal d'un hobo , de J.J. Richard | \$2.50 |
| <input type="checkbox"/> carnets politiques , de Jean-Marie Nadeau avec une préface
de René Lévesque | \$2.00 |
| <input type="checkbox"/> sonnets archaïques pour ceux qui verront l'indépendance
de Jean-Robert Rémillard | \$1.00 |
| <input type="checkbox"/> papa boss , roman de Jacques Ferron | \$1.50 |

Nom

Adresse

Ville

Ci-joint un chèque, mandat de poste, au montant de

Faire parvenir ces bulletins à **Les éditions parti pris**,
C.P. 149, Station "N", Montréal (18)

BULLETIN D'ABONNEMENT

PARTI PRIS

Veillez m'inscrire pour un abonnement de six mois, un an, à
PARTI PRIS, à partir du numéro de196 .

Ci-joint un chèque, mandat-poste, au montant de

TARIF : Abonnement ordinaire — de soutien — outre-mer (avion)

six mois (6 nos) \$3.00 \$ 6.00 \$ 6.00

un an (12 nos) \$6.00 \$12.00 \$10.00

....., le 196..

(Signature)

Nom

Adresse

Ville

Profession

**ne gardez pas vos impressions
pour vous...confiez-les à**



Payette & Payette

Imprimeurs -- lithograpeurs

Service d'études - Impressions publicitaire

Deux équipes - jour et soir

Siège social: St-Jean, P.Q. Montréal: ligne directe 658-5465

Succursales: Iberville - Drummondville - Sherbrooke

la barre du jour

revue littéraire bimestrielle

ce mois-ci, des textes de **claudé bélisle** ● **paul bracqué** ● **nicole brossard** ● **andré cassagne** ● **paul chamberland** ● **jean-guy charbonneau** ● **antoine claudel** ● **raoul duguay** ● **jean-yves théberge** ● **micHEL tremblay** ● **micHEL van schendel** ● et des lettres inédites de **albert lozeau** présentées par **yves de margerie**

abonnement: \$3.75

4915, rue Coolbrook, Montréal

LA CHINE

Tenez-vous directement informés
de ce qui se passe en Chine.

Abonnez-vous aux revues :

PEKIN INFORMATION

Revue hebdomadaire des nouvelles et du point de vue de la Chine, et envoyée par avion aux abonnés dans le monde entier.
Copie : .10 un an : 4.00 2 ans : 6.00

LA CHINE

Magazine mensuel richement illustré, montrant la construction du socialisme en Chine, la vie de ses multiples nationalités et leur riche culture.
Copie : .30 un an : 3.00 2 ans : 4.50

LA CHINE EN CONSTRUCTION

Magazine mensuel illustré et traitant des domaines économique, social et culturel.
Copie : .30 un an : 3.00 2 ans : 4.50

Catalogue sur demande

CHINA ARTS & CRAFTS

33 East Hastings St.
Vancouver 4, B. C.